

La messe est le lieu de la communion par excellence : communion des fidèles entre eux, communion des saints avec l'Eglise du ciel, communion intime de chaque fidèle au Corps du Christ (eucharistique et ecclésial), communion renouvelée des époux ayant reçu la grâce du mariage, communion du diacre, du prêtre ou de l'évêque avec le Seigneur qui l'a envoyé en mission, communion de Dieu avec les hommes, l'alliance nouvelle et éternelle que nous célébrons ici et maintenant.

Cette communion convoque tout notre être : notre corps (qui est présent et actif), notre intelligence (en éveil et à l'écoute), notre sensibilité (qui s'autorise à être touchée), notre conscience (qui s'autorise à être questionnée), notre mémoire (qui présente au Seigneur notre vie et celle de ceux qui nous entourent).

Tout le monde est d'accord pour affubler de griefs les Messes en général, ou la Messe de tel ou tel prêtre ou telle ou telle communauté. Tout le monde a en mémoire une Messe qui l'a marqué, soit par sa beauté, soit par son ennui, et l'on peut en arriver à être présent à une Messe en spectateur critique, se demandant à la fin si elle nous a apporté quelque chose ou pas.

Or ni l'Eglise ni le Seigneur ne désirent des spectateurs : nous sommes invités à participer à la Messe, à célébrer la messe, c'est dire à être responsable de l'action qui se déroule, action liturgique et donc communautaire, sacrée et rituelle. Peut-être faudrait-il répandre l'usage de dire à nos proches : « Je vais célébrer la messe. » au lieu de dire « Je vais à la Messe. » Nous prendrions plus conscience de ce que nous allons y faire et cela susciterait certainement un regard étonné, source de discussions !

Etant une action liturgique, c'est à dire réalisée par le peuple, elle implique d'unir son intériorité à une prière reçue et non fabriquée à notre goût. Prêtres et fidèles recevons la célébration de l'Eglise dans ses textes, ses lectures, ses prières. Ce premier accueil est nécessaire pour entrer dans la célébration.

Il s'agit d'une action rituelle, ce qui par définition, renvoie à la répétition des mêmes gestes, attitudes et paroles dont la régularité est une libération pour entrer dans sa signification profonde sans être surpris à chaque célébration et pour que chacun parle le même langage, le langage liturgique qui est le même sur toute la terre, langage catholique.

C'est une action sanctifiante, au sens où Dieu se révèle et se donne ici et maintenant. Elle n'est ni un spectacle, ni un cours de chant, ni un cours de théologie, ni une assemblée associative. Elle imprime donc une attitude intérieure et extérieure qui est celle du croyant face à son Dieu.

Elle est don de Dieu à son peuple, peuple de pauvres dans lequel les petits doivent être au centre et sont accueillis : enfants, pauvres, pécheurs, étrangers. Ce n'est pas une assemblée de saints mais une assemblée de sanctifiés qui se regardent les uns les autres comme tels.

C'est dans son histoire, sa construction, son usage des prières et des textes, son enracinement biblique que nous pourrions comprendre ce que nous célébrons et donc le célébrer vraiment.

Il nous a donc paru important, en ce début d'année liturgique, de vous proposer dimanche après dimanche des points de catéchèse pour nous apprendre ou nous rappeler ce qu'est la Messe selon l'expression du Concile Vatican II : « la source et le sommet de la vie chrétienne ». Sachant ce que nous célébrons à chaque eucharistie, nous serons plus à même de vivre cette communion, tous ces points de communion avec Dieu, avec nos frères et avec nous mêmes.

Ces points de catéchèse reprendront le déroulement de la messe, étape après étape, dimanche après dimanche, jusqu'à constituer un recueil qui permettront à notre communauté, nous l'espérons, de célébrer avec toujours plus de joie, d'unité et de ferveur l'amour de Dieu.

Ils seront aussi mis sur le site internet de la paroisse, www.spsl.fr, dimanche après dimanche pour que vous puissiez en disposer même si vous veniez à être absent.

Sainte nouvelle année liturgique dans la contemplation et à la suite de Jésus, notre Dieu et notre Messie, Seigneur et Sauveur.

Avant même d'entrer.

Action célébrée par le peuple pour le peuple, l'Eucharistie peut être célébrée n'importe où. Dans la nature, dans une chambre d'hôpital, dans une maison, dans une petite chapelle ou une immense basilique, c'est toujours le même mystère de l'amour de Dieu pour les hommes que nous célébrons.

En raison de la beauté et de la sacralité de ce mystère, les chrétiens ont toujours eu à cœur de pouvoir célébrer dignement l'Eucharistie, avec amour, comme nous le fait prier l'oraison sur les offrandes du 28^{ème} dimanche du temps ordinaire : « Avec ces offrandes, Seigneur, reçois les prières de tes fidèles : Que cette liturgie célébrée avec amour nous entraîne à la suite de Jésus, et nous fasse passer à la gloire du ciel. »

En raison de cet amour du peuple chrétien pour le Christ qui se donne et aussi pour la commodité matérielle de la réunion du peuple pour les célébrations, des églises furent construites (prenant leur nom de ce qu'elles contiennent – l'Eglise – par métonymie). D'une simple pièce dans une *domus* romaine aux cathédrales que nous connaissons, chaque génération, chaque culture dans son génie propre, a produit des œuvres architecturales dont la richesse et la diversité nous émeuvent encore. Aucune n'épuise le mystère, aucune n'en est totalement en dehors : nous recevons ce bâtiment, fruit du travail, de l'art et de la générosité des générations qui nous ont précédées et nous entrons dans cette histoire de prière, qu'elle soit longue ou récente.

Les églises sont signes de cette communion des saints à travers les âges. Depuis près de 1400 ans des chrétiens viennent prier dans une église nommée Saint Paul dans notre quartier de Paris. Depuis près de quatre siècles des chrétiens foulent le sol de notre église : tout a changé dans le monde mais le Christ lui ne change pas et sa parole éternelle retentit toujours pour nous ici.

Le corps ecclésial du Christ à travers les siècles – dans sa verticalité – est signifié par nos bâtiments de pierre qui accueillent son horizontalité contemporaine en regroupant le peuple chrétien. Elles peuvent nous paraître démodées, nous ne les construirions certainement plus ainsi aujourd'hui, mais nous les recevons comme nous recevons l'histoire de ce peuple chrétien et comme nous recevons nos frères et sœurs chrétiens aujourd'hui en prière à côté de nous sans les avoir choisis.

Nous pouvons contempler les marches de Saint Paul : certaines sont usées par les pas de générations de chrétiens qui nous ont précédés en ces lieux. Nous pouvons nous laisser toucher par cette histoire de foi.

Quelle joie quand on m'a dit : « Nous irons à la maison du Seigneur ! » Psaume 121

En entrant dans l'église, seul, en famille, avec des amis, nous prenons conscience du lieu où nous sommes. Beaucoup conservent l'usage de se signer avec l'eau bénite, eau qui rappelle le baptême reçu et qui fait que cette maison est notre maison. Nous sommes chez nous dans une église, maison des fils et des filles de Dieu, parce que nous sommes dans la maison du Père. Nous pouvons saluer le Corps du Christ présent au tabernacle, image parfaite du Père qui nous accueille, de même que des enfants embrassent leurs parents lorsqu'ils rentrent chez eux.

J'aime regarder les nombreuses personnes qui entrent dans notre église : chrétiens, touristes, touristes chrétiens, fidèles d'autres religions, agnostiques, athées. Leur attitude dit quelque chose : ceux qui savent que ce lieu est habité par Celui qui nous aime, ceux qui l'ont oublié, ceux qui refusent de le croire, ceux qui respectent ceux qui croient, ceux qui ne les respectent pas, ceux à qui l'on a pas appris nos formes de respect, ceux qui croient en un autre Dieu mais qui savent respecter la foi des autres, ceux qui ne voient ici qu'un musée. Toutes leurs attitudes intérieures sont extériorisées lorsqu'ils entrent dans l'église. Leur corps, leur regard, leur attitude dit quelque chose. Il ne s'agit pas de juger cette attitude, éventuellement parfois de la corriger si elle est inconvenante, mais il s'agit de prendre conscience de notre propre attitude dans la maison de notre Père : sommes-nous heureux de venir le retrouver, sommes-nous dans la joie de retrouver nos frères et sœurs chrétiens, sommes-nous en attente de ce que Dieu veut nous dire aujourd'hui ?

Aucun discours sur la ponctualité des chrétiens à la messe n'est efficace car cette ponctualité ne s'enracine pas dans la politesse, la convenance ou l'usage : elle doit jaillir de la joie intérieure d'aller à la rencontre de Dieu et de son Eglise afin de ne rien perdre de ce qu'il veut nous dire. La première vertu est peut-être cette joie intérieure à cultiver en entrant dans la maison du Père. « Il m'aime, je l'aime et nous allons nous retrouver avec tous ses enfants. » C'est une fête d'Alliance, les noces de l'Agneau auxquelles je suis convié.

Cette mise en présence de Dieu, préliminaire à toute prière et prière elle-même, est la première action liturgique que le célébrant nous rappellera au début de la messe en nous disant : « Le Seigneur soit avec vous. » Avant cela des signes vont nous être proposés dans l'église pour favoriser cette mise en présence de Dieu et nous faire entrer dans la célébration.

La sanctification du temps.

La liturgie se déploie dans un cycle, annuel, qui nous permet de visiter le mystère de l'Alliance entre Dieu et les hommes. Ce cycle liturgique offre un regard sur l'unique et éternel mystère de Dieu à travers les différentes facettes de sa révélation aux hommes. Chaque jour, chaque semaine, chaque saison et chaque année impriment ce rythme. La liturgie monastique nous offre quotidiennement cette contemplation : les Laudes chantent le Seigneur qui se lève sur le monde, les Vêpres attendent son retour dans la gloire, les petites heures sanctifient le temps qui passe. Nos liturgies dominicales vont déployer sur toute une année ce mouvement. A travers des signes liturgiques, quelque chose nous est dit : la couleur des vêtements des célébrants, la présence de fleurs, la musique et les chants, l'encens ou son absence, l'éclairage et la lumière. Autant de petites touches proposées à nos sens – auxquelles on peut être sensible ou pas – dont le but est de nous faire entrer dans ce que l'Eglise tout entière célèbre.

Pourquoi vouloir nous faire entrer dans ce mouvement au lieu de faire droit aux sentiments qui nous habitent lorsque nous entrons dans l'église ? Nous pouvons être dans une profonde tristesse le matin de Pâques et l'Eglise nous propose la joie. Nous pouvons être dans l'allégresse le mercredi des Cendres et l'Eglise nous propose la contrition de nos péchés. Pourquoi nous déshabiller de nos sentiments propres pour porter les sentiments que la liturgie de l'Eglise nous offre ? Parce que « vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ. » (Galates 3, 27) Le vêtement des Noces est revêtu par celui qui est invité aux noces. Ce travail d'oubli de soi pour revêtir le mouvement de la liturgie, qui est le mouvement même de Dieu qui vient à notre rencontre, est une catéchèse pour que nous revêtions le Christ dans toute notre vie. Notre humanité, dominée par une affectivité qui se veut souveraine, entre dans un mouvement de conversion pour se tourner vers le Seigneur, de même que le Christ est de toute éternité tourné vers le Père.

La liturgie nous permet ce travail de conversion en nous déshabillant de nos sentiments propres et nous éduque en nous faisant revêtir ceux du Christ. Comme l'Incarnation du Christ a pris toute notre humanité, nous retrouvons dans tout le cycle liturgique l'ensemble des sentiments de cette humanité.

Une attention aux signes.

Quelle est la couleur de ce dimanche ? Vert, pour le temps ordinaire de

l'Eglise, le temps du travail et de la construction (du lundi de la Pentecôte au 34^{ème} dimanche du temps ordinaire), blanc ou or, couleur de la fête et de la gloire de Dieu qui se révèle (temps de Noël, temps de Pâques, Jeudi Saint, fêtes de Notre Dame), rouge, couleur de la Passion, du feu de l'Esprit et du sang des martyrs (dimanche des Rameaux, Vendredi Saint, Pentecôte, fête des martyrs), violet, temps de pénitence, de deuil et d'attente (temps de l'Avent, temps du Carême, sacrement de pénitence et funérailles), rose, temps de l'aurore, moment de la fête qui approche (4^{ème} dimanche de Carême et 3^{ème} dimanche de l'Avent.) Ces couleurs nous disent quelque chose, et par dessus tout le blanc, lumière du Christ transfiguré et ressuscité et donc couleur du baptisé que nous pourrions tous revêtir chaque dimanche pour participer à l'Eucharistie.

Imaginons une assemblée dominicale dans laquelle tous les chrétiens seraient vêtus de blanc, sauf les catéchumènes qui ressortiraient donc au sein de l'assemblée et qui seraient ainsi désignés à notre prière et notre affection particulière, et le prêtre qui par les couleurs de ses vêtements liturgiques manifesterait le ton de la célébration. Mais je rêve ...

Les fleurs, dont la présence en temps de fête est là pour rehausser un élément important : l'autel, la croix, la parole de Dieu, un saint fêté. Signes de fête et de vie, travail des bénévoles qui ornent l'espace liturgique, leur présence ou leur absence nous informe sur ce que nous célébrons.

En ce temps de l'Avent, la présence de la crèche, dans laquelle le Christ est encore absent, mais une bible est déposée à sa place pour signifier que la parole va se faire chair à Noël. Les lumières, nos immenses lustres qui nous permettent de créer une ambiance plus ou moins lumineuse et festive dans l'église.

L'encensoir, dont la seule présence – qu'il soit vide ou plein – fait tousser certains, témoigne de la présence de la divinité au milieu de nous et souligne les signes du Christ dans l'église : l'autel, la croix, le célébrant, le peuple de Dieu, tous encensés, tous signes de la présence du Christ.

La couleur de la feuille de chant et de la feuille de semaine qui vous est proposée à l'entrée de l'église pour vous aider à prier, pour vous aider à être en communion avec la vie paroissiale. Tous ces petits signes lesquels, mis bout à bout, donnent le ton pour nous donner de revêtir le Christ.

La cloche sonne, il est l'heure : on se lève, non pas pour accueillir le célébrant – dont on n'a pas grand-chose à faire – mais parce que nous sommes ressuscités avec le Christ et que nous allons maintenant chanter sa gloire.

La sanctification du temps.

La liturgie se déploie dans un cycle, annuel, qui nous permet de visiter le mystère de l'Alliance entre Dieu et les hommes. Ce cycle liturgique offre un regard sur l'unique et éternel mystère de Dieu à travers les différentes facettes de sa révélation aux hommes. Chaque jour, chaque semaine, chaque saison et chaque année impriment ce rythme. La liturgie monastique nous offre quotidiennement cette contemplation : les Laudes chantent le Seigneur qui se lève sur le monde, les Vêpres attendent son retour dans la gloire, les petites heures sanctifient le temps qui passe. Nos liturgies dominicales vont déployer sur toute une année ce mouvement. A travers des signes liturgiques, quelque chose nous est dit : la couleur des vêtements des célébrants, la présence de fleurs, la musique et les chants, l'encens ou son absence, l'éclairage et la lumière. Autant de petites touches proposées à nos sens – auxquelles on peut être sensible ou pas – dont le but est de nous faire entrer dans ce que l'Eglise tout entière célèbre.

Pourquoi vouloir nous faire entrer dans ce mouvement au lieu de faire droit aux sentiments qui nous habitent lorsque nous entrons dans l'église ? Nous pouvons être dans une profonde tristesse le matin de Pâques et l'Eglise nous propose la joie. Nous pouvons être dans l'allégresse le mercredi des Cendres et l'Eglise nous propose la contrition de nos péchés. Pourquoi nous déshabiller de nos sentiments propres pour porter les sentiments que la liturgie de l'Eglise nous offre ? Parce que « vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ. » (Galates 3, 27) Le vêtement des Noces est revêtu par celui qui est invité aux noces. Ce travail d'oubli de soi pour revêtir le mouvement de la liturgie, qui est le mouvement même de Dieu qui vient à notre rencontre, est une catéchèse pour que nous revêtions le Christ dans toute notre vie. Notre humanité, dominée par une affectivité qui se veut souveraine, entre dans un mouvement de conversion pour se tourner vers le Seigneur, de même que le Christ est de toute éternité tourné vers le Père.

La liturgie nous permet ce travail de conversion en nous déshabillant de nos sentiments propres et nous éduque en nous faisant revêtir ceux du Christ. Comme l'Incarnation du Christ a pris toute notre humanité, nous retrouvons dans tout le cycle liturgique l'ensemble des sentiments de cette humanité.

Une attention aux signes.

Quelle est la couleur de ce dimanche ? Vert, pour le temps ordinaire de

l'Eglise, le temps du travail et de la construction (du lundi de la Pentecôte au 34^{ème} dimanche du temps ordinaire), blanc ou or, couleur de la fête et de la gloire de Dieu qui se révèle (temps de Noël, temps de Pâques, Jeudi Saint, fêtes de Notre Dame), rouge, couleur de la Passion, du feu de l'Esprit et du sang des martyrs (dimanche des Rameaux, Vendredi Saint, Pentecôte, fête des martyrs), violet, temps de pénitence, de deuil et d'attente (temps de l'Avent, temps du Carême, sacrement de pénitence et funérailles), rose, temps de l'aurore, moment de la fête qui approche (4^{ème} dimanche de Carême et 3^{ème} dimanche de l'Avent.) Ces couleurs nous disent quelque chose, et par dessus tout le blanc, lumière du Christ transfiguré et ressuscité et donc couleur du baptisé que nous pourrions tous revêtir chaque dimanche pour participer à l'Eucharistie.

Imaginons une assemblée dominicale dans laquelle tous les chrétiens seraient vêtus de blanc, sauf les catéchumènes qui ressortiraient donc au sein de l'assemblée et qui seraient ainsi désignés à notre prière et notre affection particulière, et le prêtre qui par les couleurs de ses vêtements liturgiques manifesterait le ton de la célébration. Mais je rêve ...

Les fleurs, dont la présence en temps de fête est là pour rehausser un élément important : l'autel, la croix, la parole de Dieu, un saint fêté. Signes de fête et de vie, travail des bénévoles qui ornent l'espace liturgique, leur présence ou leur absence nous informe sur ce que nous célébrons.

En ce temps de l'Avent, la présence de la crèche, dans laquelle le Christ est encore absent, mais une bible est déposée à sa place pour signifier que la parole va se faire chair à Noël. Les lumières, nos immenses lustres qui nous permettent de créer une ambiance plus ou moins lumineuse et festive dans l'église.

L'encensoir, dont la seule présence – qu'il soit vide ou plein – fait tousser certains, témoigne de la présence de la divinité au milieu de nous et souligne les signes du Christ dans l'église : l'autel, la croix, le célébrant, le peuple de Dieu, tous encensés, tous signes de la présence du Christ.

La couleur de la feuille de chant et de la feuille de semaine qui vous est proposée à l'entrée de l'église pour vous aider à prier, pour vous aider à être en communion avec la vie paroissiale. Tous ces petits signes lesquels, mis bout à bout, donnent le ton pour nous donner de revêtir le Christ.

La cloche sonne, il est l'heure : on se lève, non pas pour accueillir le célébrant – dont on n'a pas grand-chose à faire – mais parce que nous sommes ressuscités avec le Christ et que nous allons maintenant chanter sa gloire.

Car tu as un corps.

La cloche sonne et nous nous levons car nous sommes un peuple de ressuscités avec le Christ. Le verbe grec *εγειρω* (*egeirô*) signifie à la fois se dresser ou ressusciter dans l'évangile. Cette position debout, ensemble, va manifester que nous sommes redressés par le Christ. Notre corps, tout au long de la liturgie, va être convoqué pour participer à la prière, soit d'une façon communautaire, soit dans une attitude personnelle qui exprimera ce que notre âme vit. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises attitudes : nul ne reprochera à la personne âgée de rester assise, nul ne reprochera au petit enfant de ramper devant l'autel du Sacré Cœur pendant la célébration. Mais les positions de notre corps doivent accompagner la liturgie communautaire pour signifier, ensemble, le moment célébré. Debout, assis ou à genoux, bras levés vers le ciel, poitrine que l'on frappe, signe de croix sur le corps, le front, la bouche et le cœur, mains ou bouches ouvertes pour recevoir le Corps, mains que l'on serrent lors de la paix du Christ, la liturgie est d'abord un acte personnel du corps qui précède l'acte du cœur et l'accompagne ou l'informe, elle est aussi un acte commun du corps ecclésial, peuple des sauvés qui jettent leur couronne au pied de l'Agneau « Les vingt-quatre Anciens se jettent devant Celui qui siège sur le Trône, ils se prosternent face à celui qui vit pour les siècles des siècles ; ils lancent leur couronne devant le Trône en disant : « Tu es digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance. C'est toi qui créas l'univers ; tu as voulu qu'il soit : il fut créé. » (Apocalypse 4, 10-11)

Essayons de poser des gestes qui soient signifiants : de vrais signes de croix sans être machinal, des bras ouverts vraiment ouverts, des poignées de mains en regardant celui que l'on salue, des mains vraiment ouvertes pour recevoir le Sauveur.

Ce corps aussi est invité à s'exprimer avec sa voix. Avant même de parler du chant, qu'avons-nous à dire lors de la messe ? J'ai compté ! Oui j'ai compté : pendant la célébration, sans compter ce qui est chanté, nous sommes invités à dire environ 325 mots. Il faut savoir que dans une conversation normale, l'on tourne à 160 mots ... par minute ! Ces mots sont donc rares et précieux, signifiants et éclairant le silence, le dialogue ou l'écoute. Les disons-nous ? Comment les disons-nous ? Comme un ado ennuyé auquel sa mère demande s'il a passé une bonne journée ou comme un croyant qui exprime sa foi ? N'ayons pas peur de déranger nos voisins en répondant fort et clair ce que l'Eglise nous demande d'exprimer ! Alors notre âme l'exprimera aussi.

Le chant.

Par dessus tout, notre corps est invité à chanter. Pauvres catholiques français, qui cumulons ces deux tares pour le chant, catholiques car nous avons perdu un répertoire et la joie du cœur après deux siècles de doutes et de soupçons et français car notre orgueil pudique ou notre pudeur orgueilleuse naturels nous empêchent d'exprimer nos sentiments et de lâcher prise pour chanter.

La messe n'est pas un concert, un cours de chant, un exploit musical. Chanter, c'est prier deux fois comme l'écrivait Saint Augustin, car il s'agit de notre corps qui rejoint notre esprit pour élever nos âmes, en communion avec toute l'Eglise. Bien sûr certains chants plaisent, d'autres non. Certains sont faciles, d'autres moins. Certains sont facilement mémorisables, d'autres moins. Angoisse des pasteurs et des bénévoles pour proposer des répertoires de chants variés, agréables, plaisant au plus grand nombre sans négliger personne.

Il n'y a en fait que très peu de gens qui chantent véritablement faux : il y en a beaucoup en revanche qui n'osent pas ou qui laissent à d'autres le soin de le faire afin que la messe puisse devenir un spectacle dont on se repaît sans s'y impliquer. Nos sensibilités liturgiques étant diverses, chacune des quatre messes à Saint Paul le dimanche essaye d'avoir sa coloration. Nous proposons aussi une messe en grégorien une fois par mois avec le chœur grégorien de Paris pour ceux qui sont sensibles à cette liturgie sans qu'ils soient pour autant exonérés de participer de leur chant.

En fait, si vous voulez mon sentiment, il me semble que nous ne revêtons pas la joie, nous ne choisissons pas la joie. La décision intérieure et spirituelle que nous allons *participer* à cette Eucharistie. Depuis le début de ces catéchèses, j'essaie de montrer que l'Esprit Saint nous convoque au festin des noces de l'Agneau, jour de mariage et de fête, Alliance nouvelle et éternelle. Alors bien sûr dans un mariage, on peut rester sur la pelouse avec son smartphone en regardant ses mails et en buvant la coupe de champagne que l'on a péniblement réussi à prendre sur le buffet. On peut s'ennuyer ferme de la conversation de la Tante Berthe à côté de laquelle on a été placé pour la dixième fois. Mais c'est surtout un moment de beauté, de beaux habits et beaux chapeaux, de mets fins et de vins capiteux, un moment de partage de la joie auquel nous nous unissons, par amour, simplement par amour.

Parfois on pourrait avoir l'impression que les chrétiens pendant la messe ont peur de déranger la beauté et la sérénité des lieux, le côté hiératique d'un Dieu qu'il ne faudrait pas trop chercher ou même réveiller.

S'il vous plaît, lâchez-vous ! Avec vos corps, vos voix, notre chant.

Procession vers le Père.

La cloche sonne donc, et l'orgue joue. Prêtres, diacres, servants d'autel, qui attendaient à la *station* (ainsi nommée car c'est là que l'on attend le début de la célébration) devant la Vierge des Douleurs de Germain Pilon dans notre église, saluent la Croix de procession après avoir prié un Je vous salue Marie avec les servants. Peu avant, le célébrant a imposé l'encens en disant à voix basse : « *Ab illo benedicaris, in cuius honore cremaberis.* » c'est à dire : « Sois béni par Celui en l'honneur de qui tu vas brûler. » L'encens brûle en l'honneur de Dieu, image de la nuée qui accompagnait les hébreux au désert et leur montrait la route qui conduit à la terre promise. L'encens est en tête qui ouvre la route avec le porte-navette qui contient l'encens et juste derrière la Croix, dressée, portée par un servant. « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous comprendrez que moi, JE SUIS » (Jean 8, 28) Ce messie crucifié, élevé, est le Dieu fait homme qui nous rassemble. Deux céroféraires (des servants qui portent des cierges) encadrent la Croix, car Jésus est « la lumière pour éclairer les nations et la gloire d'Israël son peuple. » (Luc 2, 32) Suivent les autres servants d'autel et le diacre, qui porte l'évangélaire, la parole de l'Évangile que le Fils du Père est venue annoncer et que nous proclamerons solennellement pendant la célébration. Derrière le diacre, les célébrants et en dernier celui qui préside la célébration.

Les servants, diacres et prêtres, portent l'aube blanche de leur baptême. Par dessus, l'étole, symbole du joug du Christ « Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. » (Mathieu 11, 29) Par dessus encore la chasuble, symbole de la puissance de Dieu dont a été revêtu le prêtre pour la fonction qui est la sienne et symbole de la charité, qui doit tout couvrir.

Dans la procession, les servantes de l'assemblée qui accueillaient les fidèles, en cape blanche, symbole de leur baptême, rejoignent la procession entre la Croix et les servants. La procession va jusqu'au fond de l'église afin de rassembler tout le peuple de Dieu (du moins ceux qui sont arrivés à l'heure) et remonte l'allée centrale jusqu'à l'autel pour signifier que toute l'Église marche vers le Père.

L'antienne d'ouverture, ou *Introït*, est le texte d'un chant, la plupart du temps tiré de la Bible, qui à partir du 5^{ème} siècle fut exécuté pendant l'entrée du célébrant dans l'église. Aux Messes du dimanche, le chant d'entrée remplace cette antienne d'ouverture. Aux Messes de semaine, elle est normalement lue par un paroissien lorsque le prêtre arrive dans le chœur où est célébrée la Messe. L'on retrouvera dans la Messe une autre antienne qui se situe juste avant la communion, c'est à dire juste avant la procession des fidèles qui s'avancent pour recevoir l'Eucharistie. Là aussi, un chant de communion remplace souvent cette antienne le dimanche.

Le sens de ces antiennes est double : tout d'abord rendre grâce au Seigneur de nous rassembler pour la prière commune ou nous préparer à recevoir le Corps du

Seigneur mais aussi diriger l'attention des fidèles pour qu'ils se préparent à ce qui va être célébré. Suivant le temps liturgique, l'antienne prendra une coloration particulière, afin de rappeler aux fidèles en quel temps liturgique nous sommes.

Antienne du 4^{ème} dimanche de l'Avent : « Cieux, faites venir le juste comme une rosée. Qu'il descende des nuées comme une pluie bienfaisante. Que la terre s'entrouvre et donne naissance au sauveur. » Isaïe 45, 8

Servants et Servantes

Nous sommes tous serviteurs de l'Eucharistie et il n'y a pas de meilleure catéchèse que de célébrer le Seigneur en Église. Les gestes, les mots de la foi passent naturellement et restent ancrés dans les cœurs. Plus qu'un service de l'assemblée ou de l'autel, les enfants et les clercs de nos célébrations sont là pour apprendre ce qu'est la foi et ils l'apprennent en la célébrant ou la célèbrent en l'apprenant. *Lex orandi, lex credendi* : la loi de la prière est la loi de la foi. Cette foi n'est pas d'abord une liste de choses à savoir ou une morale à pratiquer : elle est d'abord une relation à Dieu personnelle et communautaire qui trouve sa source et son sommet dans l'Eucharistie. Beaucoup d'enfants en France sont catéchisés sans jamais mettre les pieds dans une célébration, car les parents n'y vont pas ou que ce n'est pas pratique. On ne peut pas transmettre la foi sans la vivre.

La séparation garçon fille n'est pas l'odieux reste d'un machisme clérical ou une manœuvre pédagogique. Elle est dialogue respectueux de la différence, les garçons étant au service du corps eucharistique et les filles au service du corps ecclésial. Notre époque, plus que tout autre, nécessite cette éducation à la différence tant nos jeunes sont pervertis par une communication qui, au nom de la noble et nécessaire idée de l'égalité légale, salariale, professionnelle, politique et économique, néglige les différences fondamentales et structurantes entre les garçons et les filles.

Dans l'Église catholique, orthodoxe et les Églises orientales, seuls les hommes peuvent être ordonnés prêtres. La question n'est pas : « Qu'est ce qu'un homme pourrait faire de plus qu'une femme qui empêcherait qu'elle fût ordonnée prêtre ? » car la réponse est alors « Rien ! » La question est inverse : « Qu'est ce qu'une femme peut faire de plus qu'un homme et qui s'impose comme une évidence ? » Le premier acte de foi que nous posons dans notre vie est lorsque notre mère nous désigne un homme et nous dit qu'il est notre père : seule elle peut le faire et nous n'en doutons habituellement pas. Un doute sur ce point est l'objet de nombreuses souffrances pour les personnes touchées. Le sacerdoce masculin rejoint cette paternité divine qui est désignée et qui est acte de foi sans être une évidence naturelle qui s'impose confondue avec l'engendrement naturel qui ferait de la foi chrétienne une religion naturaliste alors qu'elle est le lieu d'une liberté franche.

Bonne année !

L'autel

La procession remonte l'allée centrale, image du peuple de Dieu avançant vers son Sauveur, jusqu'à l'autel. « J'avancerai jusqu'à l'autel de Dieu, vers Dieu qui est toute ma joie ; je te rendrai grâce avec ma harpe, Dieu, mon Dieu ! » Psaume 42,4 Clercs et servants font une genuflexion pour saluer le Christ présent au tabernacle mais à partir du début de la messe c'est l'autel et lui seul qui sera le centre de la célébration liturgique et lui seul qui sera vénéré par les prêtres et les laïcs par une inclination profonde chaque fois que l'on passera devant. « Quand il s'offre pour notre salut, le Christ est à lui seul l'autel, le prêtre et la victime » (5^{ème} préface du temps pascal). L'autel est le centre de toute l'action liturgique qui se déroule lors de la messe. Il est la pierre qu'on rejette les bâtisseurs et qui est devenue la pierre angulaire (le Christ). Il est la table du sacrifice où le Fils s'offre au Père. Il est la table de communion auprès de laquelle on s'approche pour communier au Corps du Christ. Il est celui qui contient les reliques des saints suivant l'antique tradition de célébrer sur le tombeau des martyrs.

En entrant dans le sanctuaire le prêtre vénère l'autel par un baiser au début de la messe puis il l'encense car il est symbole de la présence de Dieu. Dans le sacrifice de la croix, rendu présent sous les signes sacramentels, c'est le Christ qui offre (il est Prêtre) qui est offert (il est Victime) et qui reçoit le sacrifice (il est Autel).

L'acte authentique de la dédicace de l'autel majeur de Saint Paul, réalisée le 22 juin 2003 par Monseigneur Pierre d'Ornellas, alors évêque auxiliaire de Paris, indique :

« A la demande du Père Eric de Moulins-Beaufort, curé, il a déposé solennellement les reliques de l'Apôtre des Nations, Saint Paul, patron de cette paroisse, du bienheureux Gueric abbé d'Igny, de Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, de Saint Jean-Baptiste de la Salle et de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, du Carmel. Cet autel est fait d'une seule pierre de Pouillenay. Y est inséré un bas-relief de bronze doré représentant le Seigneur Jésus rompant le pain pour ses disciples à Emmaüs, œuvre de François Anguier, provenant du Val de Grâce (1667). »

Ainsi le centre de toute l'action liturgique, de nos regards et de notre cœur, va être cet autel fait d'une seule pierre, inamovible, simple et central.

A côté se trouvent la Croix représentant le Seigneur crucifié pour notre salut, l'ambon de la parole de Dieu d'où sera proclamée cette parole, la présidence où le prêtre dirigera la prière de l'assemblée. Il faut noter qu'à Saint Paul l'autel majeur est situé au dessus de la crypte où reposent les pères Jésuites qui fondèrent cette église et les pères Génovéfains qui la récupérèrent après leur départ et dont les dalles tumulaires sont visibles sous les premiers rangs des fidèles ; Eglise du ciel et Eglise de la terre convergent vers cet autel. Dans l'autre sens, au dessus de notre autel, la coupole décorée de sculptures et de peintures d'évangélistes et de saints s'élance vers le ciel, surmontée de la croix dorée qui culmine à 60 mètres, visible de tout Paris.

Cette croix contient une relique de la Vraie croix du sauveur : ce que nous célébrons dans notre église à vocation à se répandre partout par la puissance de la Croix, par la puissance de l'amour miséricordieux du Sauveur.

Cet autel est encadré par des cierges posés dessus ou à côté : ils symbolisent que le Christ est la lumière du monde. Il y a normalement un code avec le nombre de cierges placés sur l'autel : 2 pour les messes de semaine, 4 pour les fêtes, 6 pour les dimanches et solennité, 7, en présence de l'évêque. Nous essayons de marquer ces différences avec les (très) nombreux cierges et candélabres dont nous disposons dans notre église.

Salutation et dialogue.

Un dialogue est étymologiquement une parole partagée. Cette parole c'est le Christ, le Verbe fait chair et nos dialogues pendant la célébration vont être tournés vers l'unique parole de Dieu, le Seigneur Jésus. Aussi la messe commence-t-elle par nous rappeler pourquoi nous sommes là : nous sommes là « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit » Notre réponse, pour ceux qui répondent à voix haute et claire, est un mot hébreu : « Amen. » Ce terme désigne à la foi un assentiment et un acte de foi : « en vérité », « vraiment » « assurément » « je le crois » « je le veux » bien plus fort que le souhait suggéré par une traduction comme « Ainsi soit-il ». C'est la raison pour laquelle il a été repris de la liturgie latine qui précédait la réforme de 1969 car en latin l'on répondait « Amen » lors des prières de la messe. Cette première salutation est une salutation trinitaire : c'est au nom du Dieu trois fois saint que nous sommes rassemblés. Ce n'est pas un meeting politique, un concert, une réunion de copropriété, une assemblée générale d'association, une manifestation : c'est Dieu qui nous a rassemblés et c'est en son nom que nous sommes là. Nous répondons ainsi et exauçons la prière du Notre Père : « Que ton nom soit sanctifié. »

A cette parole se joint un signe, le signe de croix que nous traçons sur notre corps. A vrai dire ce signe est assez récent car il ne date que du 10^{ème} siècle. Auparavant l'on ne faisait un signe de Croix que sur le front. Rappelons-nous de la Vierge Marie enseignant à la jeune Bernadette de Lourdes à tracer dignement ce signe de croix sur son corps. Toutes les religieuses étaient impressionnées par la beauté avec laquelle Bernadette jusqu'à sa mort posa ce signe. Ce simple geste est un acte de foi : acte de foi dans la Trinité, acte de foi dans la puissance de la Croix de Jésus, acte de foi dans le salut intégral que Dieu veut réaliser en nous car il couvre tout notre corps. Pourquoi nous signons-nous à l'inverse des orthodoxes ? A vrai dire nous avons perdu cette habitude vers le 15^{ème} siècle alors qu'auparavant nous nous signions de droite à gauche car le Seigneur Jésus placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Peut être par mimétisme lorsque le prêtre bénit les fidèles, face à eux : on copie et donc on inverse. L'essentiel n'est de toutes façons pas là, il est dans la beauté et la foi avec lesquelles nous posons ce signe.

Salutation

« *La grâce de notre Seigneur Jésus Christ, l'amour de Dieu le Père et la communion de l'Esprit Saint soient toujours avec vous.* » ou bien « *Le Seigneur soit avec vous.* » ou bien, quand un évêque préside la célébration « *la Paix soit avec vous.* » et nous répondons, pour ceux qui répondent, « *Et avec votre esprit.* ».

La première salutation correspond au salut adressé par Saint Paul à la communauté de Corinthe dans le dernier verset de cette épître (2 Corinthiens 13,13). C'est à la fois une prière, une salutation et un envoi. On pourrait dire qu'il s'agit de l'évangélisation du « *bonjour* » poli dont nous usons tous les jours.

Cette salutation désigne une réalité, puisque nous sommes rassemblés « *au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit* » et « *quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux* » (Matthieu 18, 20), mais c'est aussi une prière et un appel pour que nous restions en présence de Dieu et ne perdions pas de vue, tout au long de la célébration, que Dieu est avec nous. La réponse des fidèles aux prêtres est le même souhait, la même prière, le même appel.

Quand un prêtre célèbre la messe, il prie. Cela peut vous paraître évident, mais comme prêtre, afin justement de pouvoir prier avec vous, cela oblige à un vrai travail en amont pour pouvoir prier pendant la célébration sans que nous soyons soucieux ou inquiets du déroulement de la messe (chant, matériel, lecture, sécurité, éclairage, chauffage). Votre prière est nécessaire pour que nous soyons vraiment à notre mission : présider la prière commune dans le rite que tout le monde connaît et habite. La deuxième salutation renvoie à la salutation de l'ange Gabriel à Notre Dame : « *Je te salue Marie, comblée de grâces, le Seigneur est avec toi.* » (Luc 1, 28) Là aussi, il s'agit d'une réalité et d'une prière : réalité du peuple de Dieu, Corps du Christ présent dans le peuple et souhait, par l'utilisation du subjonctif, que nous demeurions avec le Seigneur en esprit et en vérité tout au long de la célébration.

La troisième salutation, en présence de l'Evêque, est une citation du Christ ressuscité apparaissant à ses disciples : « *La Paix soit avec vous* » (Jean 20,19). Le Christ ressuscité est présent au milieu de son peuple et la présence de l'évêque manifeste la succession des apôtres et la plénitude de l'Eglise rassemblée. Sans évêque, il manque la plénitude de la communion ecclésiale à la célébration eucharistique. Lors de la messe, nous célébrons le mémorial du Christ mort et ressuscité, nous ne faisons pas mémoire d'un cadavre mais de Celui qui est vivant. Cette paix, c'est celle du ressuscité lui-même que nous allons partager, spécialement lors du rite de paix que nous verrons plus tard.

Confession

Après ce signe de Croix et cette salutation, le prêtre ou l'évêque introduit la célébration par quelques mots qui peuvent rappeler une circonstance particulière à la

communauté mais qui invite surtout à reconnaître d'abord que nous sommes pécheurs. Il n'y a que trois moments lors de la célébration eucharistique au cours desquels nous ne disons pas « nous » mais « je » dans le rituel de la liturgie (même si certains chants nous font dire je) :

Je confesse à Dieu tout puissant ... Je crois en Dieu ... Je ne suis pas digne de te recevoir ...

Ces trois « je » renvoient à notre conscience individuelle, le lieu le plus sacré de notre dignité humaine et de notre liberté. On ne peut pas dire « nous » car je ne peux confesser l'indignité ou le péché d'un autre et je ne peux croire à la place d'un autre. Notre conscience est convoquée pour reconnaître que nous sommes pécheurs, c'est à dire que nous prenons conscience de notre situation de créature et que nous implorons la miséricorde de Dieu pour nos fautes. Je confesse à Dieu, c'est à dire Dieu le Père qui a envoyé son Fils et le chant du *Kyrie, Christe, Kyrie eleison* qui suivra, en grec ou français, sera une invocation au Fils, celui-là même qui nous a sauvé du péché et qui est la réponse du Père à notre appel au salut.

« *Je confesse à Dieu tout-puissant, je reconnais devant mes frères* » : nous sommes égaux devant Dieu, et nous sommes tous pécheurs, solidaires dans le péché et dans la grâce. « *Que j'ai péché en pensée, en parole, par action et par omission* » (non pas ce que j'ai oublié – car un oubli non volontaire ne peut être un péché – mais le bien que j'aurais dû faire et que je n'ai pas fait) : toutes nos puissances d'actions sont évoquées. « *oui j'ai vraiment péché* » (en se frappant la poitrine, comme dans la parabole du pharisien et du publicain (Luc 18,13) afin de vivre cette reconnaissance avec humilité par notre cœur et notre corps) « *C'est pourquoi je supplie la Vierge Marie, les anges et tous les saints, et vous aussi mes frères, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.* » L'Eglise du Ciel et l'Eglise de la terre sont convoquées afin d'intercéder pour nous : c'est notre foi en la communion des saints que nous proclamons dans cette invocation.

Prenons-nous simplement conscience que nous nous reconnaissons pécheurs devant nos frères ? Accueillons-nous la demande de nos frères de prier pour eux ? J'aime, pendant cette prière, m'incliner et ne me relever que lorsque je dis « *et vous mes frères* » en vous regardant, pour vous assurer que je prie pour vous et vous demander de prier pour moi.

Le prêtre répond à cette confession par une prière « *Que Dieu tout-puissant nous fasse miséricorde, qu'il nous pardonne nos péchés et nous conduise à la vie éternelle.* » et nous répondons, pour ceux qui répondent, « *Amen.* » Sommes-nous pardonnés par cette prière ? Elle n'a pas la valeur sacramentelle d'une confession individuelle, laquelle est nécessaire pour le pardon des péchés graves, mais elle accorde le pardon des fautes à ceux qui le demandent avec foi, par la puissance de la prière de nos frères et de l'Eglise rassemblée. C'est toujours par le ministère de l'Eglise que nous recevons le pardon de nos fautes or à ce moment là l'Eglise est rassemblée. Cette prière cependant ne se contente pas de prier pour le pardon : elle ouvre vers la vie éternelle que le Christ nous donne : nous l'invoquons alors tout de suite après avec le *Kyrie*.

Kyrie eleison

La prière du Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison – ou Seigneur prends pitié, ô Christ prends pitié, Seigneur prends pitié – qui prolonge le « je confesse à Dieu » nous renvoie à l'antiquité la plus haute de la liturgie, lorsque celle-ci était priée uniquement en grec dans tout l'empire romain puisque le grec était la langue commune pour tous, spécialement pour ceux qui voyageaient d'un bout de l'empire à l'autre. Langue de philosophes, langues de lettrés, mais aussi langue des commerçants, des navigateurs, des prédicateurs et donc langue des évangélistes qui rédigèrent les évangiles en grec et non en araméen ou en hébreu.

C'est au Christ que s'adresse cette prière. Il convient de noter que dans la prière de l'Eucharistie, nos prières ne s'adressent pas à Dieu en tant que Trinité. Elles s'adressent majoritairement au Père, parfois mais plus rarement à l'Esprit. L'utilisation des mots « Dieu » et « Seigneur » peut prêter à confusion mais il est bon de se rappeler que nous prions le Père par le Fils dans la puissance de l'Esprit. Aussi le « Je confesse à Dieu » s'adresse au Père et le Kyrie au Fils, car le Fils est le médiateur de l'alliance et de notre salut.

Le terme Seigneur et Christ sont évidents et *eleison* est un verbe qui peut signifier « venir en aide », « porter secours », « avoir pitié » et qui a donné par la suite le mot « aumône » en latin : l'Elemosineria Apostolica est le bureau romain qui délivre les bénédictions pontificales.

Dans l'Ancien Testament, ce cri est celui des pauvres qui se tournent vers Dieu. Nous le trouvons dans les psaumes. Pour les amateurs, voici quelques références que vous pourrez retrouver dans leur contexte : Ps 6, 3, Ps 9, 14, Ps 24, 16, Ps 25, 11, Ps 26, 7, Ps 29, 11, Ps 30, 10, Ps 40, 5, Ps 40, 11, Ps 50, 3, Ps 118, 56. Cette numérotation est celle de la liturgie chrétienne dont vous pouvez trouver tous les textes sur le site : www.aelf.orf

Dans le Nouveau Testament, nous retrouvons cette expression lors de plusieurs rencontres du Christ avec des pauvres : la prière du publicain dans le Temple de Dieu ou celle des dix lépreux (Luc 17:13), les aveugles de Jéricho (Matthieu 20:30) ou encore de la femme cananéenne (Matthieu 15:22).

C'est la prière du pauvre, du petit, du malade, du rejeté qui implore. Dans sa brièveté il s'agit autant d'un cri que d'une prière, qui ramasse l'angoisse et l'espérance existentielles de ceux qui sont en souffrance. Son long développement musical dans la liturgie grégorienne a voulu permettre de méditer notre indignité et la puissance de Dieu tout à la fois. Dans la tradition

spirituelle, telle que nous la voyons par exemple dans le livre de spiritualité orthodoxe Récits d'un pèlerin russe, cette prière et sa rumination quotidienne, sa répétition, calée sur le rythme de la respiration, tradition encore pratiquée par de nombreux moines et croyants, a pour but de permettre de demeurer en présence de Dieu continuellement, avec une prière simple, brève, qui peut accompagner le souffle qui nous anime.

Mais cette prière est avant tout celle d'une rencontre, comme dans l'évangile, notre rencontre avec Jésus de Nazareth auquel nous adressons notre demande. Ce « prends pitié » ne renvoie pas uniquement au pardon de nos fautes morales, que nous venons de confesser dans la prière qui précède et pendant laquelle nous avons dit « je ». Elle renvoie à tout notre être de créature face à Celui qui peut nous sauver tout entier. Bien souvent nous réduisons le salut à un pardon de péchés clairs, définissables, alors que le salut couvre toute la fragilité humaine : fragilité physique de notre condition d'hommes et de femmes malades et mortels cependant promis à la résurrection des corps, fragilité intellectuelle qui nous empêche de nous connaître et de connaître le monde alors que nous verrons Dieu, fragilité affective qui nous blesse dans nos relations familiales, amicales, professionnelles et sociales alors que le Christ est tout en tous, fragilité économique des pauvres qui ont peur des lendemains alors que le Christ fait justice aux opprimés, fragilité spirituelle de notre peu de foi et d'espérance alors que nous sommes sauvés, fragilité morale de nos péchés et de nos fautes alors que la sainteté de Dieu sera notre partage. C'est un cri de salut pour un salut intégral de la personne, de même que le lépreux guéri recouvre la santé du corps, la capacité d'être en relation avec les autres hommes, la possibilité d'exercer un travail et d'en vivre, la possibilité d'avoir une famille et de voir grandir ses enfants, la possibilité de prier au Temple seul ou en communauté.

Si nous voulons habiter les temps morts de notre vie, cette prière peut s'insérer dans notre cœur, lentement, et habiter ces temps de « vacances » intellectuelles ou relationnelles : un trajet en métro, une attente à une caisse, une marche dans les rues. Elle peut porter notre regard comme une intercession pour notre monde, les personnes que nous croisons. Les moines prient souvent en disant avec le rythme de la respiration : « Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, prends pitié de moi pécheur. » Dans la liturgie eucharistique, c'est ensemble que nous le prions et en tant que peuple de Dieu, comme les 10 lépreux qui criaient : « Jésus, prends pitié de nous. »

Gloire à Dieu, au plus haut des cieux,
 Et paix sur la terre aux hommes qu'il aime.
 Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons, nous te glorifions,
 nous te rendons grâce pour ton immense gloire.
 Seigneur Dieu, Roi du ciel, Dieu le Père tout-puissant,
 Seigneur, Fils unique, Jésus Christ,
 Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, le Fils du Père,
 Toi qui enlèves le péché du monde, prends pitié de nous,
 Toi qui enlèves le péché du monde, reçois notre prière,
 Toi qui es assis à la droite du Père, prends pitié de nous.
 Car toi seul es saint, Toi seul es Seigneur,
 Toi seul es le Très-Haut, Jésus Christ, avec le Saint-Esprit
 Dans la gloire de Dieu le Père.

Amen.

Cet hymne liturgique est chantée dans les églises latines les dimanches et fêtes sauf pendant les temps de l'Avent et du Carême depuis le 4^{ème} siècle. On la retrouve dans la liturgie orientale avec des variantes. Nous la chantons donc une dernière fois ce dimanche avant le temps du carême qui s'ouvre mercredi prochain avec le mercredi des cendres. Un autre Gloria est chanté dans la liturgie, celui qui conclut le chant des psaumes pendant l'office et à la fin des dizaines de chapelet : « Gloire au Père, au Fils et au Saint Esprit, pour les siècles des siècles. Amen »

Sa composition trouve son origine dans le chant des anges de la nuit de Noël : chantée uniquement lors de cette fête, elle s'est étendue peu à peu à toute la liturgie, tout en étant omise pendant les deux grands temps d'attente liturgique que sont l'Avent et le carême.

C'est une hymne christique et trinitaire qui chante la louange du Dieu trois fois saint. Nous venons de chanter à l'instant le Kyrie, prière d'imploration du Fils qui nous sauve, et le Gloria va développer notre prière comme une contemplation de Dieu Père, Fils et Esprit.

Ce chant, comme le Gloria court des psaumes, rappelle d'abord la foi trinitaire en Dieu : ce n'est pas le Dieu des philosophes et des savants qui est prié pendant la messe, c'est le Dieu trois fois saint. C'est aussi un chant qui rappelle que nous ne sommes pas dans l'idolâtrie de Jésus, d'un homme ou d'un demi-Dieu à la mode romaine, mais dans l'adoration de Dieu fait homme en Jésus Christ.

C'est un chant qui s'adresse à Dieu, une prière de louange de la communauté qui souligne la puissance de Dieu et son œuvre de salut : les cinq premières lignes, dans la pagination de cette feuille, s'adressent à Dieu le Père, et la dernière ligne rappelle cette gloire du Père. C'est le mouvement trinitaire qui est décrit : l'immense gloire du Père qui règne dans les Cieux et son Fils Jésus, l'Agneau immolé, le seul Saint, qui est assis à la droite du Père dans la communion de l'Esprit (lignes 6 à 12). Cette louange au Père et au Fils dans la communion de l'Esprit manifeste la spécificité chrétienne de notre prière.

La gloire de Dieu, qui domine tout veut apporter la paix aux hommes qu'il aime (et non pas qui l'aiment) : la paix n'est pas réservée à ceux qui aiment Dieu mais l'amour que Dieu porte à l'humanité la paix qu'Il veut donner. La prononciation française nous induit en erreur ainsi que la mauvaise traduction latine « et in terra pax hominibus bonae voluntatis ». (Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.)

La gloire du Père ouvre le texte et le conclut : son centre est Jésus, Agneau de Dieu, le Fils du Père. Jésus envoyé par le Père pour sauver les hommes et devenir le médiateur de l'alliance éternelle. Cela rappelle bien sûr l'hymne aux Philippiens 2, 6 -11, qui est une contemplation du côté du Fils : « Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes, reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté : il l'a doté du Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur terre et aux enfers, et que toute langue proclame : « Jésus Christ est Seigneur » à la gloire de Dieu le Père. »

Ainsi cette hymne souligne profondément, une fois de plus, la foi trinitaire qui est la nôtre : nous ne prions pas un Dieu vague et lointain, nous ne sommes pas théiste : nous confessons Dieu Père, Fils et Esprit dont le mouvement d'amour intérieur se répand dans le monde pour le salut des hommes. Ce qu'il se passe dans la Trinité, ce mouvement d'amour où le Fils remet tout au Père lequel lui donne tout, dans une obéissance et une remise de soi sans souffrance, est projeté sur terre dans la même obéissance qui elle est douloureuse en raison du péché. Mais cette obéissance nous délivre du péché. Nous ne prions pas cette hymne pendant l'Avent et le Carême parce que nous sommes justement dans l'attente de la manifestation du Fils : en sa naissance à Noël, en sa résurrection à Pâques.

Ayant confessé qui nous sommes et qui est Dieu, nous pouvons le prier avec l'oraison d'ouverture.

Collecte ou oraison d'ouverture

Cette oraison conclut toute l'ouverture de la célébration et collecte, rassemble chacune de nos prières individuelles pour adresser une prière commune à Dieu le Père.

En ce dimanche nous prions en disant :

« Accorde-nous, Dieu tout puissant, tout au long de ce Carême, de progresser dans la connaissance de Jésus Christ et de nous ouvrir à sa lumière par une vie de plus en plus fidèle. Lui qui règne avec toi dans l'unité du Saint Esprit, maintenant et pour les siècles des siècles. »

Et l'on répond, pour ceux qui répondent : « Amen. »

Dans les temps liturgiques particuliers, l'oraison d'ouverture oriente et dirige notre prière pour qu'elle soit véritablement une prière communautaire au cours de laquelle nous prions pour une démarche commune les uns pour les autres. Il est regrettable qu'elle soit plus le signal au cours desquels les fidèles pensent qu'ils font enfin pouvoir s'asseoir, préparant leur auguste fessier au confort de la chaise paillée plus que leur cœur à être tourné vers Dieu le Père.

Charge à nous, pasteurs, de ménager un temps de silence entre l'invitation « Prions le Seigneur » et l'oraison elle-même pour signifier que cette prière est plu une prière commune qui demande notre attention et la direction de notre cœur qu'une simple formule à réciter à la va vite. Charge à nous aussi de la prononcer de façon suffisamment intelligible pour qu'elle soit entendue, recueillie et appropriée par les fidèles.

Toutes les oraisons se concluent toujours par une formule trinitaire car nous prions le Dieu des chrétiens, Père, Fils et Esprit et non un Dieu vague et lointain. Les oraisons s'adressent la plupart du temps au Père par Jésus Christ, unique médiateur entre Dieu et les hommes dans la communion d'amour des deux personnes, l'Esprit, qui sont un seul Dieu « maintenant et pour les siècles des siècles », c'est à dire dans l'éternité qui rejoint l'instant où nous sommes.

Elles sont souvent composées sous une forme tripartite :

Dieu qui a fait pour nous ...

Regarde nous, nous qui sommes devant toi

Et accorde nous ...

Par Jésus Christ ...

L'oraison du 2^{ème} dimanche Pâques est un bon exemple :

« Dieu de miséricorde infinie,

tu ranimes la foi de ton peuple par les célébrations pascales ;

augmente en nous ta grâce pour que nous comprenions toujours mieux quel baptême nous a purifiés, quel Esprit nous a fait renaître, et quel sang nous a rachetés.

Par Jésus Christ ton Fils notre Seigneur et notre Dieu qui règne avec toi dans l'unité du Saint Esprit maintenant et pour les siècles des siècles. Amen. »

L'ensemble de ces oraisons d'ouverture, composées au fil des siècles de l'Eglise, sont un trésor de la prière chrétienne et de la foi chrétienne exprimées sous forme de prière. La *lex orandi* est la *lex credendi*, c'est à dire que la loi de la prière est la loi de la foi. C'est en priant que l'on sait qui l'on prie. L'attention portée à cette prière est aussi la maque, comme nous le disions plus avant, que nous abandonnons nos soucis spirituels propres pour entrer dans une démarche communautaire et que nous prions les uns pour les autres. Le prêtre, président l'assemblée chrétienne, collecte chacune de nos prières en une seule. Cette prière donne le ton, comme la couleur des vêtements liturgiques et autres signes vus plus haut.

Cette oraison du 1^{er} dimanche de carême nous dit quoi ?

D'abord elle nous rappelle que nous sommes en carême, carême signifiant quarante : les quarante jours du Christ au désert, les quarante ans du peuple hébreu au désert, les quarante jours du déluge, les quarante semaines de la gestation d'un bébé d'homme : c'est le temps symbolique d'une maturation, d'un mûrissement, du temps qu'il faut pour accueillir la vie.

Nous demandons de progresser dans la connaissance de Jésus-Christ, c'est à dire de connaître qui Il est, ce qu'Il a fait pour nous, quel rapport Il a entretenu avec son Père et notre Père. C'est une invitation à scruter les écritures, à méditer, à contempler et à prier.

Et de nous ouvrir à sa lumière par une vie de plus en plus fidèle : c'est aussi une invitation à nous convertir dans la fidélité à l'Evangile pour justement vivre de lui.

Trois points donc : l'ancrage dans un temps dont nous prenons conscience, l'invitation à une connaissance approfondie, l'invitation à une action de conversion morale personnelle. Chacun de ces oraisons d'ouverture du dimanche demande donc de notre part une attention pour savoir sur quel chemin la liturgie nous invite au cours de cette liturgie qui n'est jamais désincarnée ou intemporelle mais ancrée ici et maintenant dans notre vie et celle de l'Eglise.

Les lectures de la messe.

Leur constitution au fil des siècles.

Après cette première partie qui court du chant d'entrée à l'oraison d'ouverture, la deuxième partie de la messe va consister en une série de lectures ou de leçons (*lectionnes*) tirées de la parole de Dieu, de la Bible, dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Ces lectures culminent avec la lecture de l'Evangile.

Ces lectures ont toujours été en usage dès l'origine du culte chrétien, rituel emprunté au rituel de la synagogue comme nous le voyons dans certains passages d'évangile où Jésus se lève pour lire un passage de la bible.

Nous nous asseyons pendant ces lectures, ce qui à l'origine ne se faisait pas : seul l'évêque pouvait s'asseoir. On autorisait à s'appuyer sur un bâton, sauf pendant l'évangile. L'évêque ou le prêtre choisissait lui-même les lectures qu'il désirait entendre en raison de la fête ou du temps liturgique. Il faisait arrêter le lecteur en disant « *Deo gratias* ». Peu à peu furent fixés le choix des lectures, souvent dans une lecture continue de tel ou tel livre biblique.

Le souci constant des siècles qui passent est de réduire la durée de l'office et de le codifier. De trois lectures avant le 5^{ème} siècle on passa à deux, juste l'épître et l'évangile, sacrifiant la lecture de l'Ancien Testament. Au 5^{ème} et 6^{ème} siècles, les lectures se répondent afin de dessiner un enseignement cohérent, mais à peu cette correspondance disparaît de sorte que l'épître et l'évangile ne traitent plus du même thème. La réforme liturgique de Paul VI a remis à l'honneur cette lecture vétérotestamentaire (de l'Ancien Testament) dans notre liturgie et a remis en place une cohérence entre la première lecture et l'Evangile, tandis que la deuxième lecture est une lecture continue des épîtres du Nouveau Testament, sauf pendant le temps pascal au cours duquel nous lisons les Actes des Apôtres.

Entre la première et la deuxième lecture se place le psaume, qui est une respiration et une méditation suite à l'audition de la première lecture. Alternant chœur et assemblée, son origine vient du graduel (lu sur les gradins de l'ambon) qui était d'abord un psaume et qui se réduisit de plus en plus à deux simples versets dont le chant fut l'essentiel au détriment du texte. Suivait directement, avant la réforme liturgique de 1969, le trait qui à l'origine avait lieu après l'épître, mais comme la première lecture avait disparu, les deux se retrouvaient à la suite. Il était lu d'un trait, d'où son nom, sans que le chœur y répondît.

A Saint-Paul, en dehors du carême, une improvisation d'orgue suit la

première lecture et le chant du psaume pour assurer cette respiration, cette audition et la méditation des textes.

J'ai voulu que les lectures de la messe soient inscrites dans la feuille de chant afin de palier les déficiences de la sonorisation de l'église sur laquelle nous travaillons encore (cela devrait être mieux en avril) et, peut-être aussi, les difficultés d'audition de certains paroissiens. Il faut noter aussi que notre époque est plus dans la vision que l'audition et que nous retenons mieux ce que nous voyons que ce que nous entendons. Cela permet aussi de garder les lectures avec soi après la messe.

Pourquoi ces lectures ?

Au fait, pourquoi entendons-nous ces passages bibliques ? Ne serait-il pas plus opportun que nous lisions des articles de journaux intéressants, les paroles d'un pape ou d'un théologien, bien plus proche de nos préoccupations que ces lectures antiques ? Cette parole est la parole de Dieu que nous recevons dans la foi. Elles sont les textes que le Christ lui-même a médité, et accompli, les textes qui racontent sa vie et nous instruisent aujourd'hui sur qui est Dieu, qui nous sommes et la relation aimante qu'il veut vivre avec nous et nous invite à vivre avec les autres.

Elle est le média de sa révélation pour nous aujourd'hui et aucun texte humain, aussi beau soit-il, ne contient la force de cette parole de Dieu. Mais cette parole n'est pas une dictée que Dieu a faite et que nous avons transcrite : ce sont des croyants qui inspiré par Dieu l'ont mise par écrit et cette parole doit être étudiée et lue en Eglise pour être comprise, interprétée en Eglise. Or la célébration est par excellence le lieu d'écoute, de méditation et de compréhension de l'Écriture. Cela nous invite aussi à étudier l'Écriture, à la lire chez nous, à nous renseigner sur chacun de ces livres bibliques, au nombre de 73 avec des genres littéraires différents, des époques de rédaction différentes, des contextes politiques, sociaux, religieux et culturels différents que nous devons prendre en compte pour approcher l'Écriture avec sagesse, discernement, foi et humilité.

Tout au long d'une vie chrétienne nous entendons ces passages bibliques qui nous font grandir, dans l'intelligence desquels nous progressons et Dieu se sert de ces textes pour nous parler, à chacun d'entre nous. Comme à nos pères, il nous dit : « Écoute, Israël. » Charge à nous d'écouter, d'entendre, de comprendre la parole de Dieu. Nous verrons chacun de ces lectures dans les semaines à venir.

Continuons sur les lectures : lire l'Écriture.

La Bible est plus une bibliothèque qu'un livre unique. 73 livres différents le composent et ces livres ont des genres littéraires particuliers. Nous ne lisons pas un roman comme un livre d'histoire. Nous ne lisons pas un article de journal comme nous lisons un poème. Nous ne lisons pas la lettre d'un ami comme nous lisons un article du code civil. Nous savons, *a priori*, quel est le genre littéraire de chacun de ces écrits et nous ne cherchons pas dedans ce qu'ils ne peuvent nous donner. Chercher de l'amour dans le code des impôts c'est comme chercher des faits réels dans un conte pour enfants. Face à l'Écriture, et pour lui faire droit, nous devons nous demander quel est le genre littéraire du texte. Mais, face au même genre littéraire, le style d'écriture ne sera pas le même pour tous. Je ne vous raconterai certainement pas les événements de la Commune de Paris de la même façon que Monsieur Mélenchon, en partant cependant des mêmes faits historiques et sans les nier. L'Écriture demande une attitude adulte et consciente, car c'est l'attitude que Dieu lui-même demande au croyant.

Face au texte, il peut y avoir une lecture littérale : que dit le texte, concrètement, que narre-t-il ? Avant d'entrer dans une lecture mystico-gazeuse, il est toujours important de s'attacher à la lettre du texte pour ne pas lui faire dire n'importe quoi ou croire qu'on le connaît suffisamment pour ne pas prêter attention à ce qui est réellement écrit, ou ce qui n'est pas écrit. Ayant fait droit au texte, il faut aussi le dépasser car nous ne sommes pas dans une lecture fondamentaliste, ce qui est toujours un danger car une lecture littérale ne fait droit ni à l'intelligence de l'auteur ni à l'intelligence de Celui qui l'inspire. Le fondamentalisme est toujours une forme d'orgueil qui revient à s'accaparer le texte dans sa lettre pour ne le réduire qu'à sa lettre et s'en servir pour des fins autres que celles pour lesquelles il a été écrit.

Après cette lecture concrète, l'on peut s'interroger sur ce que dit le texte sur l'homme, le sens moral du texte. Ce sens moral, dont raffolent les prédicateurs en manque d'inspiration, est une invitation à une conversion concrète. Dieu nous parle pour que nous agissions et ne pas faire droit à cette invitation du texte adressé au croyant revient aussi à tordre le texte et à lui dénier toute dimension morale. Mais la morale n'est pas le tout de la parole de Dieu, loin s'en faut, et en rester là revient à faire de Dieu un préfet de division acariâtre d'une boîte à bac de province.

Le texte nous révèle aussi qui est Dieu : que dit le texte sur le Seigneur, ce qu'Il veut faire, comment Il le fait, pour qu'elle raison Il le fait. Ce sens

théologique nous ouvre à la contemplation de Dieu et nous apprend à Le connaître et à remettre en cause notre image de Dieu. Une lecture qui ne fait que conforter l'image de Dieu que nous avons, ou celle que nous aimerions avoir, n'est pas une lecture humble. L'Écriture remet en cause ce que nous aimerions lire et les questions qu'elle nous pose nous invitent à avancer plus loin, chaque jour, dans la contemplation du Dieu trois fois saint. Il faut rappeler ici l'adage de Jérôme : « Ignorer les écritures, c'est ignorer le Christ. » Toute l'Écriture nous parle du Christ qui se révèle à nous, et non seulement les évangiles ou le Nouveau Testament.

Mais le texte va encore plus loin car ce texte parle au cœur de chaque croyant : qu'elle est la relation d'amour qu'il veut tisser avec nous, avec moi. Pas seulement une parole qui nous est adressée ou une histoire qui nous est racontée. Pas seulement une invitation à poser des actes moraux concrets. Pas seulement une révélation sur qui est Dieu. Mais aussi comment faire grandir ma relation (religion) personnelle avec lui dans cet amour, ce don total qu'il fait de Lui et qu'il nous invite à faire de nous.

C'est l'Esprit qui parle au cœur de chaque croyant : qu'une connaissance intellectuelle ou qu'une culture biblique soient utiles, nous ne le nions pas. Mais Dieu se révèle aux tout-petits : on peut être savant sur la Bible et ignorant sur la foi. C'est le principe même de la parole de Dieu de pouvoir toucher les cœurs et les mettre en mouvement et lorsque ce mouvement est en marche, alors on scrute l'Écriture toujours plus pour chercher Dieu qui nous cherche et nous entrons dans ce dialogue d'amour.

Cette lecture est toujours aussi une lecture en Église. Nous ne nous approprions pas la bible : nous la recevons de l'Église qui nous la transmet et qui la lit, l'interprète et l'étudie depuis 2000 ans. Cette lecture ecclésiale est aussi le lieu du discernement de ce qu'elle dit et de ce qu'elle ne dit pas car l'Écriture est déjà une œuvre de tradition et de transmission. C'est la raison pour laquelle la bible catholique contient toujours des notes et donne lieu à une prédication. C'est aussi un texte complet qui se répond l'un à l'autre. Le sacrifice d'Abraham est lu en fonction de la Croix du Christ et inversement. Les noces de Cana se comprennent avec le livre d'Osée, la traversée de la mer rouge avec le matin de Pâques, le livre de l'Apocalypse avec le livre de Daniel. Peu à peu, dans notre lecture biblique, nous voyons la symphonie de l'Écriture et goûtons la joie de cette contemplation.

*« Quand je rencontrais tes paroles, je les dévorais ; elles faisaient ma joie, les délices de mon cœur, parce que ton nom était invoqué sur moi, Seigneur, Dieu de l'univers. »
Jérémie 15, 16*

Proclamer l'Écriture

Si, /par hasard/, un jour/, vous êtes en avance à la messe, // en cas de changement d'heure en octobre / ou que vous vous soyez disputé avec votre conjoint et n'ayez trouvé que ce prétexte pour quitter plus tôt la maison, // vous constaterez que nos diacres cherchent des lecteurs pour proclamer la parole de Dieu. // Chose ardue à -5 ou 25,/ tant les rangs sont clairsemés. // Cependant il se trouve de bonnes âmes qui acceptent, / comme un service/, de proclamer la 1^{ère} et la 2^{ème} lecture.// Le fait que nous les recopions dans feuille de chant permet de les relire avant / et de se demander avec angoisse comment on prononce certains noms propres hébreux ou grecs.// Il serait tout de même souhaitable que vous vous proposiez pour ce service :/ j'ai lu,/ médité,/ compris/ autant que je le pouvais/ cette lecture.// Je l'ai proclamée à voix haute chez moi,/ j'ai travaillé mon articulation et ma respiration,/ quitte à mettre des petites barres sur le texte/ suivant l'exemple dans ce paragraphe.// Je me propose pour proclamer cette lecture/ car c'est un service que je peux rendre comme adulte,/ chrétien,/ baptisé,/ confirmé,/ homme ou femme/ à la communauté.///

Il faut lire le texte, en saisir le sens et la portée, ne pas se servir du ton pour lui faire dire ce qu'on aimerait mais le respecter dans son unité, commencer par « Lecture de » afin que tout le monde sache qu'il ne s'agit pas d'une prise de parole intempestive de quelqu'un qui veut nous dire quelque chose mais d'un texte reçu et transmis, terminer par « Parole du Seigneur » afin de permettre aux fidèles de manifester leur action de grâce pour la parole que Dieu nous adresse en répondant « Nous rendons grâce à Dieu » (pour ceux qui répondent bien sûr). C'est une liturgie au sens propre.

Arriver à l'ambon – que nous venons de changer dans l'église afin de mettre visiblement en valeur le lieu de la proclamation de la parole – en passant devant l'autel et en s'inclinant simplement devant lui, car depuis le début de la messe il est le signe de la présence du Christ. (On ne salue pas le tabernacle pendant la célébration sauf au début et à la fin de la messe.) Lire avec le lectionnaire liturgique et non la feuille de chant ou le « Prions en Eglise » car le texte est mis en page justement pour respecter les respirations et vous pouvez, avant la messe, aller le relire dans le lectionnaire.

Prendre le temps d'articuler. Je vous livre une confidence : à la fin de chaque messe que je célèbre j'ai mal à la mâchoire, et si je n'ai pas mal à la mâchoire, cela veut dire que je n'ai pas assez articulé pendant la célébration. Tout est une question d'articulation et les accusations contre la sonorisation –

qui sera refaite début avril – ne sont souvent qu'un manque d'articulation des lecteurs. A la clarté de l'énoncé beaucoup préfèrent la force du ton de voix : nulle allusion politique ici, juste un constat et un constat d'erreur : il ne sert à rien de forcer la voix, il faut ar-ti-cu-ler.

Il faut respirer aussi, respirer quand c'est nécessaire car la respiration est un silence, comme en musique, qui donne le relief à ce qui est énoncé. Les phrases qui s'enchaînent sans respiration ressemblent à ces gâteaux au chocolat tellement compact que l'on meurt étouffé à la première bouchée.

Et prendre son temps : le temps de se lever, le temps de marcher, le temps de saluer, le temps de s'installer devant l'ambon. Le temps de régler le micro, à une main écartée de sa bouche, en face. Le temps de poser ses deux pieds à plat, le temps de savoir ce que l'on fait de ses mains, posées sur l'ambon, le long du corps, jointe devant soi ou dans le dos, (peut être pas dans les poches ...). Le temps de repartir tranquillement, de saluer de nouveau l'autel, de rejoindre sa place et de s'asseoir.

Alors, tranquillement, l'autre lecteur arrive, vous rejoint éventuellement devant l'autel pour saluer avec vous pendant que l'orgue joue – ou pas – et on attend la fin du jeu de l'orgue. Regardez l'assemblée, contemplez-la, elle est belle et vous êtes à son service.

Le silence

Notre monde a peur du silence. En silence, on croit qu'on oublie quelque chose, que quelqu'un ne fait pas ce qu'il devrait faire, qu'il manque quelque chose ou quelqu'un, qu'un problème survient. Ne vous inquiétez pas, le célébrant sait ce qu'il se passe. Si quelque chose ne va pas, il s'en occupera, il est là pour ça. Goûtons les temps de silence pendant la célébration : entre les lectures, après la communion, après l'homélie, et tous ces temps au cours desquels le silence rappelle la prière personnelle des uns et des autres. Je me bats quotidiennement pour que notre église soit un lieu de silence, le seul que notre quartier puisse offrir à tous : ni la rue bruyante, ni les commerces aux musiques de supermarché, mais un lieu calme et paisible où chacun peut goûter ce trésor du silence dans lequel Dieu peut se révéler. Dans certaines églises, on met une musique de fond : je ne crois pas que ce soit une bonne idée, aussi belles que soient ces musiques. Le silence est un trésor que nous avons à offrir, le silence du matin de Pâques, de grand matin, alors qu'il fait encore sombre et que Marie Madeleine se rend au tombeau. C'est dans le silence que la Bonne Nouvelle éclate.

L'évangile

L'évangile, autrement dit la bonne nouvelle, est proclamé avec le chant de l'Alléluia excepté pendant le carême. Le chant de l'alléluia était autrefois réservé au jour de Pâques, puis ensuite au temps pascal. Il s'est étendu au fil des siècles à toutes les messes exceptées celles du carême. Littéralement alléluia signifie « Louez Dieu ! », chant de victoire et de puissance du Seigneur. On le retrouve plus de vingt fois dans les psaumes, comme une acclamation hébraïque classique, chanté ou psalmodié. Cette acclamation précède la lecture de l'Évangile, de tout temps écouté et proclamé debout, accompagné de cierges, d'encens et d'une procession. L'emphase liturgique qui accompagne la lecture de l'Évangile tend à souligner que cette lecture proclamée n'est pas le souvenir lointain d'une parole lointaine : c'est aujourd'hui que Jésus parle dans son Évangile au peuple de Dieu.

Le diacre, qui proclame l'Évangile, reçoit la bénédiction du président de l'Eucharistie en lui demandant : « Père, bénissez-moi », ce à quoi le président répond en le bénissant : « Que le Seigneur soit dans votre cœur et sur vos lèvres pour que vous proclamiez la Bonne Nouvelle au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit ! » S'il n'y a pas de diacre, celui qui proclame l'Évangile prie à voix basse en s'inclinant vers l'autel : « Purifie mon cœur et mes lèvres, Dieu très saint, pour que je fasse entendre à mes frères la Bonne nouvelle. »

L'évangéliste, toujours richement décoré et orné pour signifier la dignité de la parole qu'il contient, a été normalement posé sur l'autel au début de la célébration alors qu'il était porté en procession par le diacre. L'autel signe du Christ qui rassemble le peuple : c'est de là que l'on vient le prendre en procession, encensoir fumant, pour aller au lieu de la proclamation, l'ambon. Pendant cette procession, on chante l'alléluia et le verset qui encadre les deux alléluias, phrase souvent issue du texte de l'évangile lui-même.

Une salutation « Le Seigneur soit avec vous » est adressée au peuple car celui qui proclame va annoncer la parole même du Christ : l'on répond ou chante « Et avec votre esprit. » Puis le lecteur dit ou chante : « Évangile de Jésus Christ selon ... » à quoi le peuple répond : « Gloire à toi Seigneur ! ».

Célébrants et peuple signent alors leur front, leurs lèvres et leur cœur d'un signe de croix. Ce signe de croix est le signe antique que faisaient les premiers chrétiens, le grand signe de croix sur tout le corps ne datant « que » du XI^e siècle. Nous implorons Dieu que cette parole reste gravée dans notre esprit, sur nos lèvres et dans notre cœur après l'avoir écoutée. Puis l'évangile

est encensé et l'encens est balancé pendant toute la proclamation afin de signifier que c'est le Seigneur Jésus lui-même qui parle à ce moment-là. A la fin de la proclamation le rite gallican a imposé à toute l'Église l'acclamation finale, dite ou chantée : « Acclamons la parole de Dieu. » « Louange à toi, Seigneur Jésus ! » pendant que le lecteur prie à voix basse : « Que cet évangile efface nos péchés. » en embrassant l'évangéliste. Si un évêque est présent, l'évangéliste est tendu à l'évêque pour qu'il l'embrasse lui-même. On ne reprend pas l'alléluia à la fin de l'évangile, car l'alléluia s'adresse au Père qui nous a donné son Fils et l'acclamation finale s'adresse au Fils qui vient de s'adresser à nous.

Dans cette proclamation de l'Évangile, il est important de méditer sur l'aujourd'hui de Dieu. Les passages d'évangile lus pendant les célébrations dominicales sont pris dans les quatre évangiles en fonction des temps liturgiques, les messes quotidiennes donnant une lecture continue des textes. Répartis sur trois ans, années A, B et C, à peu près l'ensemble des quatre évangiles sera entendu lors des célébrations et des fêtes. Cette répartition empêche de remettre chaque passage dans son contexte, dans le temps de l'évangile où il s'insère, en parallèle avec d'autres passages. Cette proclamation liturgique ne dispense pas de lire les évangiles chacun chez soi et de les réfléchir. Cependant, à chaque célébration, nous retrouvons la théologie de ce passage de l'évangile de Luc, lorsque Jésus lit le prophète Isaïe :

« On lui remit le livre du prophète Isaïe. (Jésus) ouvrit le livre et trouva le passage où il est écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs leur libération, et aux aveugles qu'ils retrouveront la vue, remettre en liberté les opprimés, annoncer une année favorable accordée par le Seigneur. Jésus referma le livre, le rendit au serviteur et s'assit. Tous, dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui. Alors il se mit à leur dire : « Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre. »

Cet « aujourd'hui » est celui de la lecture de chaque évangile : chaque fois qu'il est proclamé, nous devenons contemporains du passage qui est lu, de même que lors de la consécration, c'est l'aujourd'hui de la mort et de la résurrection du Christ qui est célébré, car il n'y a pas de temps en Dieu. Nous entrons dans l'aujourd'hui de Dieu qui est éternel, éternelle liturgie célébrée de toute éternité et que nos liturgies d'ici bas nous permettent d'atteindre. Grâce à la liturgie, Jésus est présent et parle à son peuple, aujourd'hui.

L'homélie

Ah ! Ah ! L'homélie ! Tant de choses ont été dites et écrites sur les homélies, aussi appelées sermons, prônes, prêches, prédications ... Sujet de critiques et de discussions, de louanges et d'ennuis, de scandales et de mièvreries, de paraphrases et de platitudes.

J'aimerais dire tout d'abord qu'elle a aujourd'hui un statut bien trop important pour ce qu'elle est vraiment. L'essentiel de l'Eucharistie, c'est Dieu qui vient et qui se donne à son Corps qui est l'Eglise et donc nous faisons partie. C'est cela l'essentiel et une célébration sans homélie ne serait pas moins la célébration de la présence de Dieu au milieu de son peuple. Mais l'Eglise demande – au moins le dimanche – qu'un prédicateur s'exprime. Nous obéissons. L'essentiel n'est pas là et l'importance accordée par certains chrétiens à l'homélie est parfois le signe de leur manque de foi en la présence de Dieu pendant l'ensemble de la célébration et on pourrait avoir l'impression qu'ils ont besoin d'une nourriture intellectuelle ou d'une gourmandise rhétorique pour ne pas avoir le sentiment d'avoir perdu leur temps pendant la messe. Si l'homélie n'est que là pour flatter les oreilles et le cerveau, elle n'a aucune utilité et aussi bien du côté du prédicateur que du côté du fidèle, il convient de bannir la recherche d'une flatterie des sens et de l'esprit.

L'homélie est d'abord au service du cœur qui prie. Je ne dis pas qu'il ne convient pas de dire des choses sensées, cultivées, renseignées, et de les dire bien, dans un français correct, structurées pour qu'elles soient intelligibles, mais que tout cela n'est qu'au service du contenu qui est d'abord une contemplation de Dieu et une méditation des écritures que l'on vient d'entendre. C'est une méditation partagée avec les fidèles, fruit d'une prière personnelle, d'un travail sur les textes qui rencontrent notre monde et notre communauté, qui rencontrent aussi un homme avec son histoire, homme envoyé en mission auprès d'une communauté avec son histoire, dans un lieu précis, à un moment précis.

L'homélie est une nourriture que l'on va partager. Parfois le prêtre ou le diacre est comme un père ou une mère qui se demande : « Mais qu'est ce que je vais leur faire à manger ce soir ? » Que vais-je leur dire pour les nourrir ? Parfois, j'avoue, on vous sert des pâtes. Mais on peut même rater des pâtes : collantes, trop cuites, sans sauce, froides ... On essaye tout de même de faire un effort sur la préparation, les ingrédients, l'accompagnement, les épices. Certains n'aiment pas et les légumes verts ne plaisent pas à tous les enfants. Certaines épices restent en travers de la gorge, et il peut même y avoir

des réactions allergiques à certains mets. On voulait de la viande et on sert du poisson, l'entrée est trop copieuse et le repas dure trop longtemps. Certains aiment les banquets qui durent des heures, d'autres préfèrent un sandwich sur le pouce. Certains aiment les tables richement décorées, avec une jolie vaisselle et des serviettes en tissu, d'autre préfèrent partager sur un coin de table à la bonne franquette. Bref, pour ce repas qui est servi, l'important est qu'il le soit avec amour et qu'il soit reçu avec amour.

Chaque prédicateur trouve sa façon de prêcher mais c'est Dieu qui touche les cœurs. Combien de fois avons-nous dit quelque chose qui nous paraissait banal et qui a profondément changé le cœur de quelqu'un. Combien de fois avons nous travaillé une idée qui nous semblait capitale et qui a laissé tout le monde de marbre. Dans l'homélie, comme dans tant de réalités humaines, la bienveillance est nécessaire, bienveillance mutuelle entre un prédicateur et sa communauté.

De quelle autorité parlons-nous ? Serions-nous plus savants ? Certainement pas. Serions-nous plus saints ? Encore moins. Serions-nous plus doués pour une parole publique ? Quand bien même, cela ne suffirait pas. Nous parlons car c'est la mission que nous avons reçue et malheur à nous si nous n'annonçons pas l'Evangile comme l'écrit Saint Paul. C'est une mission d'annonce et de prédication de l'Evangile que nous avons reçue de notre Evêque pour une communauté particulière et cette annonce est aussi le signe de la communion de cette communauté particulière avec l'ensemble du diocèse et de l'Eglise. S'il ne s'agissait que de compétences, nous trouverions bien meilleur prédicateur que ceux que nous vous infligeons tous les dimanches. Mais voilà, il ne s'agit pas que de cela : comme le reste de la célébration eucharistique, ce moment est un signe de communion dans l'enseignement et le magistère vivant de l'Eglise. Aussi faut-il que le prédicateur se rappelle que cet exercice ne peut être accompli qu'en communion avec l'Eglise, qui est sa source, et n'a d'autre finalité qu'une communion plus grande de la communauté et de chaque fidèle avec l'Eglise. C'est là un important critère de discernement pour la prédication énoncée et reçue. Si la finalité de la prédication est une communion plus grande, sa source en est donc elle-aussi définie : c'est l'Ecriture, la parole de Dieu que nous venons d'entendre proclamée et non les lubies du moment qui peuvent nous passer par la tête. Ainsi il s'agit bien d'une homélie (étymologiquement « assemblée », « ensemble ») et non un prône sentencieux aliénant la liberté, un sermon moralisateur et culpabilisant ou un prêche d'instruction purement intellectuelle.

Le Credo

Après avoir entendu l'homélie, l'assemblée est invitée à proclamer le *Credo*, le « Je crois en Dieu » du nom de l'incipit du texte en latin « Je crois » puisque dans l'antiquité les documents étaient désignés par les premiers mots du texte. Nous avons gardé cette tradition pour les documents du Saint Siège dont le titre est toujours les deux ou trois premiers mots du documents : *Pacem in terris, Rerum novarum, Amoris laetitia* etc ...

Je n'entrerai pas ici dans le commentaire des articles détaillés du Credo car ce n'est pas l'objet de ces catéchèses mais sur le sens de cette proclamation et sur sa place dans la liturgie.

Tout d'abord il faut noter que c'était juste avant le credo que dans l'antiquité étaient renvoyés les catéchumènes, c'est à dire ceux qui, n'ayant pas reçu les sacrements de l'initiation chrétienne, ne pouvaient participer à l'Eucharistie. Le diacre annonçait *catechumeni recedant* et les catéchumènes sortaient de l'église. Nous avons encore, dans les rites du catéchuménat, l'étape de la transmission du Credo aux catéchumènes et l'étape de leur restitution par les catéchumènes quelques jours ou quelques heures avant leur baptême. Ainsi cette proclamation s'enracine dans la liturgie baptismale et en proclamant le credo, nous nous rappelons dans quelle foi nous avons été baptisés et nous la proclamons maintenant nous-mêmes alors que pour la plupart d'entre nous elle fut prononcée par nos parents, parrains et marraines.

Cette « profession de foi » hebdomadaire signifie que nous choisissons librement d'adhérer à cette foi. Elle est solennisée pour les adolescents lors des célébrations des professions de foi, souvent lors de fête de la trinité pour souligner que ces jeunes adhèrent librement à ce qu'ils ont reçu. Il est regrettable que bien souvent cette célébration sonne le glas de la formation chrétienne des enfants et que nous nous retrouvions avec de jeunes adultes bac +2, 4 ou 6 et en restent à des bac-5 pour ce qui est de l'intelligence de la foi. Cette invention française qu'est la profession de foi, célébrée souvent au détriment de la Confirmation qui elle est un sacrement, mériterait d'être égorgée sur l'autel des initiatives pastorales désastreuses du 20^{ème} siècle.

Placée ici, cette proclamation est aussi une réponse à l'homélie, forcément circonstanciée, forcément réductrice et peut-être parfois, osons le dire, parfaitement hérétique. Nous proclamons la foi de l'Eglise, avec deux textes différents mais qui exposent tout deux le mystère de notre Dieu un et trine et de sa révélation dans notre monde. Ce mystère de la foi demande plus d'une vie pour être goûté, entendu, percé, apprécié et en le proclamant chaque dimanche nous continuons sa médiation.

Rassurons nous aussi, ce n'est pas notre foi que nous proclamons, c'est la foi de l'Eglise. Notre foi est faible et imparfaite, pleine de doute ce qui est normal, remplie de questions, ce qui est sain, difficile à incarner dans notre vie quotidienne ce qui est le combat spirituel. C'est la foi de l'Eglise qui est proclamée et non la nôtre, en lien avec toute l'Eglise sur toute la terre qui le même jour, le jour de la résurrection, proclame la même foi, proclamation faite par des saints et des pécheurs, des enfants et des savants, sous le même soleil tout au long du jour. C'est un acte de confiance en Dieu qui ne peut ni se tromper ni nous tromper auquel nous donnons l'obéissance de notre foi non pour abdiquer servilement toute réflexion ou question mais pour que celles-ci soient orientés sur un chemin sûr, base solide et saine d'une pensée qui peut croître. Ces textes du credo sont appelés « symboles » du nom de pièces d'argile cassées en deux et qui permettaient de se reconnaître entre alliés en unissant les deux parties. Le credo est le lien de la foi qui nous unit tous.

Il faut noter aussi que ces deux textes du Credo, qui datent pour le symbole des Apôtres peut-être du 2^{ème} siècle et le symbole de Nicée Constantinople du 4^{ème} siècle, sont partagés par les Eglises et communautés chrétiennes orthodoxes et protestantes. Leur lecture et leur interprétation divergent de la foi catholique mais ils proclament la même foi et en la proclamant avec eux nous prions aussi pour l'œuvre œcuménique et l'unité visible de l'Eglise telle que le Seigneur l'a voulue. A l'origine d'ailleurs, cette proclamation de la foi fut introduite dans les premiers siècles en Orient pour que les participants à l'Eucharistie fussent bien conscients de ce qu'étaient la foi catholique alors que pullulaient toutes sortes d'hérésies étranges. Ce ne fut qu'au 11^{ème} siècle que Rome accepta de la proclamer au cours de l'Eucharistie à la demande de l'Empereur germanique Henri II pour son couronnement.

Reprenons l'envoi de la ballade que François Villon écrivit pour sa mère, simple femme chrétienne qui voulait offrir à Notre Dame l'hommage de sa foi et de sa prière :

Vous portastes, Vierge, digne princesse,
 Jésus regnant, qui n'a ne fin ne cesse.
 Le Tout-Puissant, prenant nostre foiblesse,
 Laissa les cieulx et nous vint secourir ;
 Offrist à mort sa très clère jeunesse ;
 Nostre Seigneur tel est, tel le confesse.
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

La prière universelle

Cette prière qui suit la proclamation du Credo a été introduite lors de la réforme liturgique du concile Vatican II pour les messes dominicales ou toute célébration particulière au cours desquelles le peuple est rassemblé (funérailles, mariage, baptême, fiançailles ...). Elle tire son origine bien sûr de la prière commune des croyants depuis toujours mais en la rétablissant ici, lors de chaque messe dominicale, les pères conciliaires reprenaient une tradition perdue avec le temps. Cette prière commune a lieu tous les matins et tous les soirs par ceux qui prient la liturgie des heures (bréviaire) lors des Laudes et des Vêpres, de façon plus formelle.

« La « prière commune », ou « prière des fidèles », sera rétablie après l'évangile et l'homélie, surtout les dimanches et fêtes de précepte, afin qu'avec la participation du peuple, on fasse des supplications pour la sainte Église, pour ceux qui détiennent l'autorité publique, pour ceux qui sont accablés de diverses détresses, et pour tous les hommes et le salut du monde entier. »

Concile Œcuménique Vatican II, *Sacrosanctum concilium*, §53

Nous voyons que dans le texte conciliaire l'objet de cette prière est large. Il s'agit de porter aujourd'hui notre monde dans une prière présentée devant le Seigneur pour que les fidèles s'approprient cette capacité et cette vocation d'intercession qu'ils reçoivent le jour de leur baptême. Lorsqu'un croyant prie, c'est un fils ou une fille de Dieu qui s'adresse à son Père : « Vous n'êtes plus des étrangers ni des gens de passage, vous êtes citoyens du peuple saint, membres de la famille de Dieu » (Ephésiens 2) Cette prière des fidèles rappelle à tous que ce n'est pas que le ministère sacerdotal qui a une vocation d'intercession pour l'Église et pour le monde, mais tout baptisé qui prend au sérieux son baptême.

De plus, cette prière est commune, faite en Église, reprenant ainsi la demande et la promesse du Seigneur : « Et pareillement, amen, je vous le dis, si deux d'entre vous sur la terre se mettent d'accord pour demander quoi que ce soit, ils l'obtiendront de mon Père qui est aux cieux. En effet, quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux. » Mathieu 18

Il s'agit donc de nous mettre d'accord pour demander au Père ce que nous discernons être important dans la vie de notre monde, de notre temps, de notre pays ou de notre communauté.

Cela demande un regard qui discerne et qui se porte sur le monde avec le regard même de Dieu car prier c'est toujours dire à Dieu ce qu'il veut pour nous tous.

Les intentions vont souvent du général au particulier, s'incarnant de plus en plus au fil des intentions énoncées. Nous prions pour l'Église, à savoir l'Église universelle : notre prière ne s'arrête pas à notre clocher et nous aimons porter dans la prière nos frères et sœurs chrétiens dans le monde, spécialement lors d'événements graves ou importants pour telle ou telle communauté (persécution, visite du Saint Père, anniversaire important ...) Nous portons aussi les autorités civiles nationales ou internationales : elles n'auraient aucun pouvoir si elles ne l'avaient reçu d'en haut, suivant la réponse que Jésus adressa à Pilate pendant son procès, ainsi, ceux que Dieu a chargé d'une mission de bien commun doivent-ils être portés par notre prière, surtout si ceux-ci sont tentés par la violence ou la domination. Mais notre prière est aussi charité pour ceux qui souffrent, soit ceux qui sont dans des situations structurelles de souffrance soit ceux affligés par les catastrophes ponctuelles que notre monde connaît hélas quotidiennement. Les chrétiens ne raisonnent pas en « mort-kilomètre » comme les médias et la souffrance de ceux qui habitent loin nous touche autant que celle de nos voisins car elle touche le cœur de Dieu de la même façon. Nous prions enfin pour nous, notre communauté, notre quartier ou notre ville. Nous relisons les événements les plus proches sous le regard de Dieu et nous lui confions ce que nous vivons.

Le risque de ce genre de prière est qu'elle devienne une sorte de journal télévisé bis, recensant tous les événements de la semaine. Le risque aussi est d'être trop proche de l'actualité sans le recul nécessaire qui permet de discerner la vérité des faits et des personnes aussi faut-il faire preuve de prudence avant de transformer en prière commune une émotion personnelle.

Un autre risque aussi est qu'elle devienne une tribune pour faire passer ses idées, ses dadas, ses opinions au détriment d'une prière communautaire, respectueuse de la pensée et de la liberté des autres. La prière universelle n'est pas une prise d'otage de la prière de l'assemblée.

Tout cela demande du discernement mais lorsqu'une prière est proclamée, souvent par le diacre dans notre paroisse, nous délaissions une prière qui serait trop personnelle pour entrer en résonance avec l'ensemble de la communauté pour présenter ensemble à Dieu ce qui nous tient à cœur, comme baptisé, croyant qui s'adresse à son Père avec ses frères.

L'offertoire

Nous arrivons dans la seconde grande partie de l'Eucharistie : après la liturgie de la parole, c'est maintenant la liturgie eucharistique c'est à dire d'action de grâce ou la messe des fidèles. Nous avons déjà vu que la première partie dans l'antiquité était ouverte à tous, baptisés et non baptisés mais cette seconde partie était réservée à ceux qui avaient reçus les sacrements de l'initiation chrétienne : baptême, confirmation et eucharistie. Cette discipline a causé du tort aux premiers chrétiens qui furent accusés de rites étranges ou violents. Cette discipline voulait préserver la sainteté de ce qui était célébré et montrer que la réalité visible est porteuse d'une réalité qui reste cachée.

Il serait étonnant de renvoyer à notre époque les catéchumènes à ce moment de la messe alors qu'ils peuvent la voir à la télévision. Il serait étonnant qu'une partie de nos rites fût secret alors que les chrétiens n'ont rien à cacher. Nous ne sommes pas des francs-maçons qui tenons des sessions réservées à des initiés, nous ne sommes pas une secte qui vit des rites étranges ou particuliers à l'écart. Nous sommes des chrétiens qui voulons vivre ce que Jésus a vécu : sa mort et sa résurrection.

Le terme d'offertoire renvoie à une offrande. En effet, au début de cette seconde grande partie, nous allons offrir ce qui va devenir le Corps et le Sang du Seigneur.

Le rite de l'offertoire a été copieusement nettoyé lors de la réforme liturgique de Vatican II. En effet il commençait par une monition (« Le seigneur soit avec vous. Prions le Seigneur ») qui ne débouchait sur rien, ou plutôt qui débouchait sur la prière des fidèles, ou prière universelle, mais qui avait disparu. Une antienne offertoriale était chantée, et celle des funérailles était plus longue que les autres, car à ce moment les fidèles venaient en procession apporter ce qu'il fallait pour le sacrifice de la messe, la vie des prêtres et le partage avec les pauvres.

L'usage du pain azyme ne remonte qu'au XI^e siècle pour la mémoire du repas pascal célébré par le Christ et ses apôtres. A l'époque tout le monde apportait le pain qui était nécessaire pour l'Eucharistie, le reste étant distribué. Le vin était aussi apporté dans des fioles ou petites amphores, lequel était ensuite versé dans une grande amphore en ne gardant que ce qu'il fallait pour la messe. L'usage du vin blanc ne remonte qu'au XIV^e siècle car il tache moins les linges et parce que nous ne sommes pas dans le mimétisme du sang mais dans le sacrifice non sanglant du Christ.

D'autres offrandes en nature étaient aussi apportées par les hommes et les femmes en procession, si bien qu'il fut nécessaire au IV^e siècle de prévoir

un local à part pour ces offrandes en ne gardant que ce qui était nécessaire pour le culte lequel seul serait présenté aux célébrants. Au XI^e siècle le pape Grégoire VII fait obligation à tout chrétien quand il assiste à la messe de faire un effort pour présenter « *aliquid* », quelque chose. En ces temps de monétarisation des échanges, nous avons ici l'ancêtre de la quête. Une autre époque s'ouvre au cours de laquelle les pièces et billets disparaîtront, mais le geste de l'offrande demeurera via des coupons ou des Smartphones.

Il ne faut pas jamais oublier que ce signe est un signe d'offrande de nous-mêmes. « J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien. » 1 Corinthiens 13, 3 Ce signe matériel est le signe d'une réalité qui n'est pas quantifiable et qui est l'offrande de nous-mêmes au Seigneur et à l'humanité. « Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice tu as ouvert mes oreilles ; tu ne demandais ni holocauste ni victime alors j'ai dit : « Voici, je viens. » » Psaume 39, 7-8 Tout ce que nous allons vivre dans cette partie se réfère à l'offrande du Christ à son Père et aux hommes, mouvement dans lequel nous sommes invités à entrer nous aussi.

Une réflexion nourrissante pourrait être de prendre le mot pain, ou le mot corps, et de le remplacer par notre prénom en relisant l'offertoire, la consécration, la communion. Nous comprendrons mieux qu'elle est notre vocation chrétienne car ce que nous avons vocation à offrir, c'est nous-mêmes, comme le Christ s'est offert.

Dans les rites anciens, sacrifices d'animaux pour la plupart, le sacrifice était l'offrande de réalités extérieures à soi, coûteuses, mais qui restaient extérieures à l'homme. Que l'on se rappelle le nombre de taureaux, boucs, béliers, agneaux, tourterelles et colombes offertes sur l'autel de Jérusalem tous les jours au temps du Temple. Et la réponse du Seigneur qui prend en horreur ces sacrifices chez certains parce qu'ils sont extérieurs, qu'il ne correspondent pas à une réalité spirituelle d'attachement, de conversion et d'amour. Que l'on se rappelle aussi l'admiration du Christ pour la foi de la pauvre veuve qui met tout ce qu'elle possède dans le tronc du temple. Une réalité matérielle ne fera jamais le poids avec l'offrande de soi-même, mais l'offrande de soi qui ne s'incarne pas concrètement dans des réalités temporelles ou matérielles n'est qu'un vœu pieux et vide. Ce que nous allons célébrer, c'est le Christ qui devient obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix. C'est du solide.

Nous continuerons à détailler cet offertoire la semaine prochaine dans les prières dites et les gestes posés.

L'offertoire – 2.

L'offertoire par ses rites et ses prières prépare à la grande prière consécatoire, ou canon, qui sera priée ensuite. La procession des offrandes, remise en place dans la liturgie de Vatican II et couplée avec la quête, permet d'apporter les offrandes qui serviront au sacrifice. A Saint-Paul, servantes de l'assemblée et servants d'autel vivent ce geste lors de la messe de 11h. Pain et vin sont apportés à l'autel puis déposés et préparés par le diacre. Le pain est présenté par le prêtre, à voix haute ou basse, indifféremment : « Tu es béni, Dieu de l'univers, toi qui nous donnes ce pain, fruit de la terre et du travail des hommes, nous te le présentons, il deviendra le pain de la vie. » Nous répondons : « Béni soit Dieu maintenant et toujours ! », sur le pain et sur le vin. Le vin est présenté après qu'une goutte d'eau est associée au vin par le prêtre ou le diacre en disant : « Comme cette eau se mêle au vin pour le sacrement de l'alliance, puissions-nous être unis à la divinité de Celui qui a pris notre humanité. » De même que l'on ne peut séparer l'eau du vin lorsque ceux-ci sont unis, de même Dieu s'est-il uni à l'humanité par l'Incarnation pour que l'humanité soit unie à la divinité. Voilà le mystère de l'Alliance chrétienne que nous célébrons et auquel nous sommes invités à participer. Voilà aussi le mystère de la messe lui-même : Dieu s'étant fait homme, l'homme est désormais capable de Dieu. Aussi pendant l'offertoire, est-ce d'abord nous-mêmes, ce que nous sommes, nos intentions de prières, nos familles et notre monde que nous déposons sur l'autel et présentons à Dieu.

Si les espèces utilisées pour le sacrement sont le pain et le vin, cela doit nous donner aussi à réfléchir à une question assez simple mais lourde de sens. Dans les sacrements de l'Eglise, la matière utilisée pour célébrer est toujours une réalité simple, concrète, quotidienne : l'eau du baptême, l'huile parfumée de la confirmation, de l'ordination et du sacrement des malades, le corps des époux dans le mariage, la parole d'aveu dans la confession. Ici le pain et le vin rappellent avant tout le repas de la Pâques, célébré le Jeudi Saint : pain azyme qui était celui des Hébreux dans le désert, pain n'ayant pu lever car, en hâte, Dieu les libérait de l'esclavage et aussi le vin des coupes de bénédictions, quatre coupes de la « Haggadah », le récit de la libération d'Israël, coupes bénies et bues pendant le repas juif de la Pâques. Une de ces coupes de bénédiction fut utilisée par Jésus. Nous le verrons plus loin. Je renvoie à l'excellent livre du Père Jean-Baptiste Nadler Les racines juives de la messe. Editions de l'Emmanuel, 2015.

Le pain, nourriture fondamentale qui est partagé, se comprend bien. Le vin n'est pas nécessaire à la vie, mais il est signe de fête et d'alliance, de

mariage. Car il s'agit bien d'un mariage que nous allons célébrer. Mariage entre Dieu et l'humanité, alliance entre Dieu et moi, et cette alliance fidèle, indissoluble, féconde, libre se renouvelle chaque jour dans l'Eucharistie. Il s'agit donc d'une fête : le festin des noces de l'Agneau. « Soyons dans la joie, exultons, et rendons gloire à Dieu ! Car elles sont venues, les Noces de l'Agneau, et pour lui son épouse a revêtu sa parure. » Apocalypse 19, 7 Si nous nous préparions et nous réjouissons de la messe comme nous nous préparons et nous réjouissons de notre mariage, cela donnerait une tonalité nouvelle à nos eucharisties. Car le joie d'une célébration ne peut venir de l'extérieur : elle vient du cœur de chaque participant.

Après avoir présenté pain et vin, le prêtre s'incline et prononce normalement à voix basse dans une prière secrète comme nous en avons déjà vu : « Humbles et pauvres nous te supplions, que notre sacrifice en ce jour trouve grâce devant toi. » hérité de la prière du prophète Daniel dans la fosse aux lions. « Mais, avec nos cœurs brisés, nos esprits humiliés, reçois-nous, (...) Que notre sacrifice, en ce jour, trouve grâce devant toi, car il n'est pas de honte pour qui espère en toi. » Daniel 3, 39-40 Le célébrant en se rinçant les doigts dit à voix basse : « Lave moi de mes fautes Seigneur, purifie moi de mon péché. » Ce rite du *lavabo*, « Je laverai », vient du premier mot du verset 6 du psaume 25 : « Je lave mes mains en signe d'innocence pour approcher de ton autel, Seigneur, pour dire à pleine voix l'action de grâce et rappeler toutes tes merveilles. Seigneur, j'aime la maison que tu habites, le lieu où demeure ta gloire. » Ce rite n'est pas hygiéniste, car les prêtres se lavent les mains avant la messe, mais un rite de pénitence hérité des ablutions juives avant les repas et il est aussi l'inverse du lavement des mains de Pilate. Aux messes solennelles, les offrandes, l'autel, les célébrants et le peuple sont encensés. Cet encensement veut élever nos cœurs et nos esprits à accueillir le Christ qui vient, sanctifier les offrandes présentées et prélevées sur les dons de la nature et le travail des hommes suivant l'heureuse expression employée.

L'offertoire, dans le rythme de la messe, apparaît donc comme un moment de pause, une respiration après un premier moment culminant qui fut l'évangile et un second moment qui sera la consécration. Il me semble que c'est le cas, mais les moments de repos sont aussi des moments d'intimité au cours desquels l'on prend le temps d'une prière plus personnelle, plus intime qui est déposée sur l'autel jusqu'à ce qu'ensemble, nous nous levions à l'invitation du prêtre qui dira : « Prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice de toute l'Eglise. »

Le matériel eucharistique.

Pour ceux qui n'ont pas eu la chance d'être enfants de chœur et de siffler en cachette le vin du curé (notre sacristain, lui, l'a été et il le met donc hors de portée des enfants désormais), il faut reprendre un peu le matériel qui sert à la célébration de l'Eucharistie. Nous avons le **calice**, terme connu et passé dans le vocabulaire courant, qui doit être une coupe en métal. Sa forme est variable, son matériau est variable, mais il ne doit pas pouvoir être confondu avec un verre ordinaire, de même que les coupes de bénédiction du repas pascal juif ne sont pas des coupes ordinaires, mais travaillées et dans des matériaux nobles. La **patène**, sur lequel repose la grande hostie que le prêtre présente à l'assemblée lui est souvent assortie. Plus ou moins grande, plate, elle peut contenir uniquement l'hostie du prêtre ou celle du prêtre et des fidèles. Les petites hosties des fidèles sont souvent mises dans un **ciboire**, sorte de coupe avec un couvercle, lequel est déposé au tabernacle pour contenir les saintes espèces qui demeurent à l'adoration des fidèles en dehors de la messe. Avant la célébration, certaines hosties sont déposées dans des **coupes** lesquelles sont apportées en procession et vidées dans le ciboire après la communion puis purifiées.

Sur la crédence en marbre sur l'estrade, (reste du monument funéraire du Maréchal de la Meilleraye que la révolution a un peu désossé), est posé un plateau sur lequel il y a les **burettes**, une d'eau et une de vin, préparée par le diacre pendant l'offertoire. A côté se trouve le **lavabo**, burette d'eau et petite coupe, pour le rituel du même nom pendant l'offertoire. Il y a aussi, le cas échéant, des **custodes** qui contiendront une ou plusieurs hosties pour la communion à domicile des fidèles âgés ou malades.

Des linges accompagnent ce service : la **nappe**, qui couvre l'autel sauf le vendredi saint, le **corporal**, linge carré au centre duquel est brodé une croix rouge et qui est ordinairement plié dans la **bourse** de la couleur liturgique du jour puis déplié sur l'autel au moment de l'offertoire et qui reprend la symbolique du suaire qui a enveloppé le Christ mort puis ressuscité. Un **purificateur**, linge rectangulaire brodé d'une croix rouge au centre d'une des extrémités courtes, est posé entre le calice et la patène, pour que l'un et l'autre ne se rayent pas, et qui sert à nettoyer coupes, calices et ciboires après la célébration. Un **manuterge**, linge rectangulaire brodé d'une croix rouge dans un angle, qui sert à essuyer les mains du célébrant et qui est déposé à côté du lavabo. Ces broderies servent à différencier les linges lorsqu'ils sont nettoyés. Un **voile de calice**, de la couleur liturgique du jour, couvre patène, purificateur et calice et sur ce voile est posé la bourse. Ces couleurs signalent

avant même le début de la célébration le type de célébration qui va se dérouler en fonction de la couleur utilisée comme nous l'avons vu plus haut. Deux, 4, 6 **chandeliers** habillent l'autel suivant le type de célébration et une **croix** est posée sur l'autel entre les fidèles et le célébrant. Chandeliers et croix pourraient rester sur l'autel en permanence mais on se les ferait voler !

Sur l'autel est posé le **missel** contenant les prières nécessaires pour la célébration ainsi que sur une petite feuille volante **l'intention de messe** pour un vivant, un défunt ou une intention de prière particulière de la célébration, sauf le dimanche à 11 h où la messe est toujours célébrée *pro populo*, c'est à dire pour l'ensemble des habitants de la paroisse Saint Paul, vivants et défunts, (et non seulement les chrétiens). Cette intention de messe, dont le prix indicatif en France est de 17 euros, constitue le salaire quotidien du prêtre.

Nous avons la chance à la paroisse de disposer d'un matériel liturgique très beau, hérité des siècles passés. Il est propriété de la ville de Paris depuis 1905, jusqu'à la moindre nappe, mais nous en avons un droit d'usage exclusif, perpétuel et gratuit mais aussi un devoir de conservation. Parmi ce matériel se trouve le service liturgique (calice, patène, burettes) dont le saint pape Jean-Paul II se servit lors de la messe au Bourget en 1980 lors de sa première visite en France. Nous l'utilisons pour les grandes solennités. Nous avons d'autres calices et ciboires, souvent hérités de prêtres ayant servi à la paroisse depuis 1802, ainsi que les calices personnels des prêtres. Nous avons aussi, grâce à Jean Magail, le calice des cheminots chrétiens, décoré de locomotives !

Tous ces petits trésors, qui n'ont pas une grande valeur vénale mais qui sont témoins de l'histoire de notre église et de notre paroisse, ancrent nos célébrations dans la continuité de la foi chrétienne. Cela fait presque 1400 ans qu'à Saint Paul est célébrée la liturgie eucharistique : dans des formes, des langues, des habits, du matériels forts différents à chaque époque, mais c'est le même mystère qui est célébré.

Aussi, quand tout est prêt, le prêtre se tourne vers l'assistance et proclame : « Prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice de toute l'Eglise ! ». Cette prière – l'ancien *orate fratres* – qui disait : « Frères priez afin que mon sacrifice qui est aussi le vôtre, soit accepté de Dieu le Père tout-puissant. » est remplacé par cette invitation. Il s'agit toujours du sacrifice, sacrifice de toute l'Eglise et non seulement de la communauté ici rassemblée. Sacrifice de l'Eglise depuis des siècles, sacrifice de l'Eglise sur toute la terre en communion avec tous ceux qui offrent au Père son Fils, le Seigneur Jésus qui nous a rassemblé pour cette eucharistie.

Prions ensemble ...

A l'invitation du prêtre, « Prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice de toute l'Eglise ! » nous répondons : « Pour la gloire de Dieu et le salut du monde. » A vrai dire, la réponse devrait être celle-ci dans une traduction exacte du latin : « Que le Seigneur reçoive le sacrifice de vos mains, à la louange et à la gloire de son nom, ainsi que pour notre bien et celui de toute sa sainte Eglise » Dans de nombreux pays, c'est cette traduction littérale qui est employée. Elle est hélas souvent prononcée rapidement, inaudible et mécanique. La traduction française, laconique, s'éloigne du texte exact mais traduit la volonté du texte : pour la gloire de Dieu et le salut du monde.

Pour la gloire de Dieu : « la gloire de Dieu c'est l'homme vivant » écrit Saint Irénée (*Adversus Haereses* livre 4, 20 :7) Cet homme vivant, c'est d'abord et avant tout le Christ mort et ressuscité que nous allons offrir au Père dans le sacrifice eucharistique. Notre prière, depuis le début de la célébration, est une offrande à la gloire de Dieu, un culte au sens le plus étroit du terme. Pourquoi allons-nous à la messe ? Pour rendre à Dieu la gloire qui lui revient. Il ne faut jamais oublier cette gratuité, cette offrande de notre statut de créature face au créateur. Dans un monde utilitariste, c'est une perte de temps. Mais pour nous chrétiens, le monde ne se réduit pas au seul bénéfice que nous y trouvons. Chanter la gloire de Dieu, lui rendre gloire, c'est devenir ce que nous sommes : fils et filles du Très-Haut.

Et le salut du monde : « la vie de l'homme, c'est de contempler Dieu. » Saint Irénée de Lyon (*Adversus Haereses* livre 4, 20 :7) Le salut, c'est de contempler Dieu, dans la vie éternelle bien sûr, lorsqu'à notre mort nous comparaitrons devant Lui, mais aussi en cette vie lorsque nous contemplons le Fils élevé de terre dans le pain eucharistique. Cette révélation de Dieu dans la fragilité du pain détruit toute forme idolâtrique dans laquelle nous pourrions nous projeter nous-mêmes sur un faux Dieu rêvé, puissant, dominateur, violent. Contempler Dieu tel qu'il est pour obtenir de lui la vraie vie, voilà le salut offert à l'homme. Cette offrande du Fils nous sauve en elle-même : c'est un sacrifice propitiatoire qui enlève le péché des hommes puisque c'est celui du Christ réalisé une fois pour toute sur le bois de la croix et dont nous célébrons le mémorial à chaque messe. Sacrifice de louange auquel nous participons comme nous l'avons vu, sacrifice d'action de grâce, eucharistie au sens strict, qui est notre remerciement à Dieu le Père pour les merveilles qu'il a accomplies dans le monde et pour chacun de nous. Toute cela est le salut des hommes dans la contemplation du vrai Dieu. En ce sens, l'Eucharistie est

le cœur de la foi chrétienne car elle contient toute la révélation en Jésus Christ et la transmission de ce salut par l'Eglise qui est son corps.

Nous nous levons à ce moment, car nous sommes sauvés, relevés, ressuscités et le prêtre prie Dieu sur les offrandes. Cette prière sur les offrandes contient de petites merveilles théologiques et spirituelles : « Dieu qui donne la grâce de te servir et de chercher la paix, fais que cette offrande puisse te glorifier, et que notre participation à l'eucharistie renforce les liens de notre unité. Par Jésus ... » (23^{ème} dimanche du temps ordinaire.) On peut prendre tout un temps de prière en ne lisant que ces prières sur les offrandes différentes tout au long de l'année, en fonction des dimanches et des fêtes ou pour les célébrations particulières. Elles sont le fruit de la méditation des chrétiens depuis 2000 ans, regardant le pain et le vin, posés sur l'autel, fruit de la terre et du travail des hommes, et qui vont devenir par la prière de l'Eglise le corps et le sang de Jésus qui nous sauve.

Après cette prière commence la prière eucharistique de la messe. L'on croit souvent que cette prière commence après le chant du *Sanctus* mais la préface est intégrée à cette prière où elle fait office de prologue ou prélude. Cette préface contient le motif particulier de la louange, en relation avec le temps liturgique ou la fête qui est célébrée. Ainsi il y a de très nombreuses préfaces qui colorent la grande prière consécatoire qui va être adressée à Dieu le Père.

Cette prière commence par un dialogue qui n'a pas changé depuis le 3^{ème} siècle : « Le seigneur soit avec vous ! R/ Et avec votre esprit. Elevons notre cœur ! R/ Nous le tournons vers le Seigneur. Rendons grâce au Seigneur notre Dieu ! R/ Cela est juste et bon. » Rendons grâce est la traduction d' *ευχαριστομεν* c'est à dire eucharistie et c'est bien ici que commence l'eucharistie que nous célébrons. L'évangile nous dit que le Christ pendant le repas pascal prit le pain et rendit grâce. C'est bien ce que nous faisons dans la préface qui commence toujours par « Vraiment il est juste et bon de te rendre gloire, de t'offrir notre action de grâce, toujours et en tout lieu ... »

Le *Gloria* au début de la célébration nous avait déjà habitué à cette action de grâce développée, méditée. Nous la continuons ici dans la variété des préfaces qui sont proposées tout au long de l'année et que nous pouvons aussi goûter par une prière personnelle en les relisant souvent. Nous nous y attacherons au retour des vacances de la Toussaint.

Préfaces et Sanctus

La grande prière eucharistique commence par cette action de grâce adressée au Père : « à toi Dieu éternel et tout-puissant ... » Toutes les prières eucharistiques s'adressent au Père qui nous a donné le Fils et les préfaces donnent le ton : après une introduction qui est sensiblement toujours la même et qui nous invite à l'action de grâce, à l'eucharistie au sens propre et étymologique, (*Vraiment il est juste et bon de te rendre gloire, de t'offrir notre action de grâces, toujours et en tout lieu*) nous développons l'objet de cette action de grâce, qui est variable suivant chaque préface, et achevons la préface avec une conclusion qui est elle-aussi sensiblement la même et qui unit notre prière à celle qui se déroule éternellement auprès de Dieu (*C'est pourquoi avec les anges et tous les saints, nous chantons l'hymne de ta gloire : Saint, Saint, Saint ...*). La prière eucharistique va donc être une prière qui unit notre prière, ici et maintenant, à la liturgie céleste éternellement célébrée auprès du Père, le point de jonction entre le ciel et la terre, de même que l'Incarnation du Fils a été, est et sera éternellement le point de jonction entre Dieu et les hommes.

Le nombre de préfaces qui détaillent le motif de l'action de grâce pour chaque messe célébrée a été variable dans l'histoire de la liturgie : 267 au temps de Saint Léon (Ve siècle), autant dire quasiment une pour chaque jour. Parfois elles furent écrites pour des intentions très particulières (invasion barbare, cataclysme) Leur nombre fut progressivement réduit pour descendre à quinze sous l'ancien rituel de Saint Pie V, avec quelques particularismes comme les préfaces parisiennes de l'Avent dans le rite gallican qui avait été conservées. La réforme liturgique de 1969 a remis en valeur cette diversité des préfaces en puisant dans le trésor de l'histoire avec 77 préfaces différentes. La partie centrale de chaque préface est un motif d'action de grâce et une méditation sur l'œuvre de Dieu qui peuvent durablement nourrir notre prière. Une, au hasard, alors que nous entrerons bientôt dans le temps de l'Avent : « ... par le Christ notre Seigneur, car il est déjà venu en prenant la condition des hommes pour accomplir l'éternel dessein de ton amour et nous ouvrir le chemin du salut ; il viendra de nouveau, revêtu de sa gloire, afin que nous possédions dans la pleine lumière les biens que tu nous as promis et que nous attendons en veillant dans la foi. » Cette préface résume très bien l'attitude spirituelle du temps de l'Avent : faire mémoire de l'incarnation du Verbe éternel à Noël et attendre son retour glorieux à la fin de temps. Alors que le reste de la prière eucharistique ne change pas, la préface donne le ton et incarne l'éternelle liturgie qui se déroule auprès de Dieu, avec l'oraison d'ouverture que nous avons vue plus haut.

Je nous invite donc à méditer ces préfaces et à les relire pour goûter ce que l'Eglise croit en le célébrant, ce que l'Eglise célèbre en le proclamant.

Cette préface s'achève toujours par le *Sanctus*, qui doit être chanté par tous, et qui est une composition issue de deux versets bibliques différents qui date dans toutes les liturgies chrétiennes du 2^{ème} siècle et qui n'a guère variée depuis :

Saint, Saint, Saint le seigneur, Dieu de l'Univers,
Le ciel et la terre sont remplis de ta gloire, (Isaïe 6, 3)
Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, Hosanna au plus haut des cieux (Mathieu 21, 9 et parallèles). Le livre de l'Apocalypse 4, 8 reprend aussi le triple saint dans la contemplation de la liturgie céleste par le voyant.

Une variante par rapport au texte biblique est le rajout de « ciel » à la terre dans la citation d'Isaïe. Ce chant est clair : la liturgie céleste contemplée par le prophète Isaïe lui arrache un cri d'indignité : « *Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures (...) et mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur de l'univers !* » (Isaïe 6, 5) indignité que Dieu va guérir en envoyant un séraphin pour le purifier d'un charbon sur ses lèvres : « *Il l'approcha de sa bouche et dit : « Ceci a touché tes lèvres, et maintenant ta faute est enlevée, ton péché est pardonné. »* (Isaïe 6, 7) Cette apparition de Dieu dans l'Ancien Testament est la même que l'arrivée triomphale du Messie à Jérusalem au jour du dimanche des Rameaux, avec la reprise du chant bien connu : « Hosanna ... » Hosanna est une interjection de la liturgie juive de la fête des tentes qui signifie littéralement : « de grâce, sauve ! »

Nous noterons trois choses : la triple répétition de Saint qui dans la pensée biblique est l'affirmation d'une vérité. Dire trois fois, c'est dire le vrai : Dieu est vraiment Saint. Par ailleurs, le texte dit « Deus Sabaoth », que nous traduisons par Dieu de l'Univers. A vrai dire c'est assez intraduisible : Dieu des armées, Dieu des multitudes constituées, Dieu de tout ... L'idée est de personnaliser le nom de Dieu pour signifier qu'il est créateur et qu'il tient l'univers dans son ordre. Enfin, nous avons un écho fort de la fête de Noël dans le chant du Gloria, chant des anges lors de la nativité. Ici nous avons un écho clair de l'entrée messianique du Christ à Jérusalem au dimanche des Rameaux : on avance, et on avance en reprenant, au fil de la liturgie de la messe, la vie même du Christ dans son incarnation.

Ce qui va nous purifier n'est plus le charbon des anges, c'est l'Eucharistie du Verbe qui touchera nos lèvres. Mais pour recevoir cette Eucharistie, il faut passer par la mort et la résurrection, ce que la suite de la prière eucharistique va célébrer.

Canon

Non, il ne s'agit pas d'un instrument de guerre : le canon en grec est une règle, règle de prière qui fixe ce qui doit être prié auprès du Père pour que le pain et le vin deviennent le Corps et le Sang du Christ. En Orient ces prières de consécration sont appelées anaphores (chose reprise, offrande) et il en existe des dizaines suivant les différentes Eglises orientales et les différentes traditions. Dès le 2^{ème} siècle ces prières commencent à se fixer afin d'assurer la validité de la prière. Elles trouvent leur origine dans les prières de bénédictions juives, les *berakhot*, actions de grâces à Dieu pour les bienfaits qu'il nous donne. L'étude de toutes les prières eucharistiques et anaphores dépasserait le travail ici proposé, mais nous pouvons nous attacher à relever dans les prières eucharistiques les éléments incontournables.

Après la réforme liturgique de 1969, l'Eglise catholique a introduit de nouvelles prières eucharistiques, trois en plus de ce que l'on appelle le canon romain qui est la prière eucharistique n°1. Avant cette réforme, le texte du canon était lu à voix basse. Cette habitude avait été prise petit à petit à partir du VI^e siècle bien que de nombreux saints de l'époque l'aient regrettés et ce pour deux raisons : la première parce que le chant du Sanctus durait de plus en plus longtemps et le prêtre, n'attendant pas que celui-ci soit fini, devait dire à voix basse le texte de la prière eucharistique car tout le monde désirait que l'office fût plus court. En écrivant ce texte j'écoute le Sanctus du requiem de Mozart : il dure dix minutes ! Pendant son exécution le prêtre récitait le canon à l'autel sans que les fidèles ne l'entendent. La seconde est parce que le peuple ne comprenait plus le latin qui commençait à se diviser en une multitude de patois vernaculaires. Sans comprendre, il était moins nécessaire d'entendre.

La structure de nos prières eucharistiques est sensiblement la même dans l'Eglise latine là où les anaphores orientales sont bien plus longues : préface, sanctus, post-sanctus, épiclese sur les offrandes, récit de l'institution, anamnèse, épiclese sur les communiants, intercessions et doxologie. Nous avons déjà vu la préface et le sanctus précédemment. A part le Canon romain, plus décousu car issu de traditions diverses, les trois autres prières eucharistiques reprennent le même mouvement. Le post-sanctus est une affirmation de la sainteté de Dieu et de son œuvre dans le temps de la révélation. L'épiclese est la prière pour que l'Esprit Saint descende sur les offrandes, avec le geste d'imposition des mains. L'anamnèse (étymologiquement « faire remonter de bas en haut ») est le rappel de l'œuvre du salut : nous proclamons ta mort, nous célébrons ta résurrection, nous

attendons ta venue dans la gloire). L'épiclese sur les communiants (quand nous serons nourris de son corps et de son sang et remplis de l'Esprit Saint, accorde-nous d'être un seul corps et un seul esprit dans le Christ) précède la prière d'intercession pour l'Eglise, les vivants et les défunts et se termine par la doxologie (la parole de gloire) : par lui, avec lui et en lui.

Cette structure encadre les paroles de la consécration, qui sont les paroles du Christ lui-même, forme de la consécration et paroles sacramentelles qui ne peuvent changer sous peine de rendre invalide le sacrement célébré.

Relire les quatre prières eucharistiques est assurément une démarche spirituelle et un temps de prière. Ces prières eucharistiques sont le cœur de l'Eucharistie car elles sont l'offrande même du Christ à son Père célébré comme un mémorial, c'est à dire non pas comme le souvenir lointain d'un événement passé mais l'actualisation ici et maintenant de l'éternelle offrande du Fils à son Père réalisée pour nous par la puissance de l'Esprit.

Si nous prenons la prière eucharistique numéro 3 que vous trouverez dans tout bon missel ou périodique pour vous aider à prier lors de la messe, nous voyons ces parties dont certaines changent suivant les jours liturgiques.

De « Tu es vraiment saint » à « une offrande pure », il s'agit de la continuation du sanctus, prière adressée au Père qui nous donne le Fils. Du « C'est pourquoi » au récit de l'institution, nous prions l'Esprit Saint de venir sur les offrandes. C'est dans cette phrase que suivant les jours liturgiques, des variantes sont introduites à Noël, Pâques, le dimanche, la Pentecôte ... Nous reviendrons la semaine prochaine sur les paroles de la consécration. Puis après l'anamnèse qui nous rappelle que nous célébrons le mémorial ET attendons la venue du Christ que nous hâtons par notre célébration, nous développons l'efficacité de ce sacrement : pour te rendre grâce, nous rétablir dans l'alliance, nous unifier en un seul corps et un seul esprit, faire de nous une éternelle offrande en communion avec l'Eglise qui est au ciel et en communion avec l'église de la terre (Pape, évêque, prêtres, diacres, fidèles) dans la prière des présents et ceux qui ne Le connaissent pas. Nous prions aussi pour les défunts, chrétiens et non chrétiens, avant d'offrir tout ce peuple dans la doxologie. Cette prière très unifiée reprend tout le mouvement de l'Alliance depuis la création jusqu'au retour du Christ dans la gloire. Ainsi nous avons en quelques minutes l'histoire du salut et de l'humanité dont le centre est la mort et la résurrection du Christ, centre (kérygme) de notre foi.

Nous essayerons d'avoir une approche plus spirituelle la semaine prochaine de ce texte après l'avoir ici un peu décortiqué, en vous invitant à faire de même pour les autres prières eucharistiques.

Prière eucharistique

La liturgie est une école de prière. Bien souvent nous nous disons que nous ne savons pas prier alors que nous avons sous la main, dans l'oreille, toutes les prières de la liturgie catholique, façonnées par l'Écriture Sainte et par des millénaires de prières ecclésiales. Puisons allégrement dans ces phrases pour dire à Dieu les mots de Dieu lui-même. La prière par excellence est celle du Notre Père puisque c'est le Seigneur lui-même qui nous l'a enseignée. Elle viendra d'ailleurs juste après, mais dans ces différentes prières eucharistiques sont contenues des phrases qui peuvent porter au long des jours notre prière quotidienne. A nous de les connaître pour les adresser au Seigneur.

Le prêtre qui préside l'Eucharistie prononce tout au long de ces prières eucharistique un « nous » qui n'est pas de majesté ou lié au nombre de prêtres présents : c'est le « nous » du peuple de Dieu dont il préside la prière et au nom duquel il s'adresse à Dieu le Père. En nous appropriant les textes des prières eucharistiques, nous ne commettons pas une usurpation de vocation ou un blasphème, nous reprenons dans notre prière personnelle une prière qui est adressée publiquement en notre nom chaque jour.

Le seul « Je » du prêtre est celui qu'il prononce *in persona Christi capitis*, en personne du Christ tête, en disant « Prenez et mangez en tous, ceci est mon corps, mon sang ... » Je cite le pape Benoît XVI pour comprendre cette action du prêtre et sa mission : « Le Christ n'est jamais absent, il est même présent d'une façon totalement libérée des limites de l'espace et du temps, grâce à l'évènement de la Résurrection. (...) C'est pourquoi, le prêtre qui agit *in persona Christi Capitis* et en représentation du Seigneur, n'agit jamais au nom d'un absent, mais dans la Personne même du Christ ressuscité, qui se rend présent à travers son action réellement concrète. Il agit réellement et réalise ce que le prêtre ne pourrait pas faire : la consécration du vin et du pain, afin qu'ils soient réellement présence du Seigneur. » (Audience du 14 avril 2010)

De nombreuses phrases des prières eucharistiques portent toutes les intentions que nous pouvons adresser dans notre journée et les orientent avec justesse et en les purifiant : « Que l'Esprit Saint fasse de nous une éternelle offrande à ta gloire. » Pouvons nous imaginer une prière du matin plus juste ? « Souviens toi de tes serviteurs et de tes servantes et de tous ceux qui sont ici réunis dont tu connais la foi et l'attachement. » Rien de mieux pour une prière familiale ! « Etends au monde entier le salut et la Paix. » en regardant les informations quotidiennes. « Souviens toi aussi de nos frères qui sont morts dans la paix du Christ et de tous les morts dont toi seul connais la foi. » etc.

Mais allons plus loin. Nous offrons le pain et le vin qui deviennent le Corps et le Sang du Christ. Notre vocation est de devenir Fils et Filles du Père, de même que le pain devient Corps. Autant le pain est éloigné par nature du Christ, autant sommes nous éloignés de cette condition de fils. Par grâce, par la grâce du baptême, de la Confirmation, par la grâce du Corps que nous recevons, par la grâce du pardon reçu, nous devenons chaque jour un peu plus Fils, nous devenons ce que nous recevons, nous devenons le Corps du Christ en reprenant les paroles d'un chant connu. Comme je l'écrivais en octobre amusons nous à remplacer les termes de pain, de vin ou d'offrandes par notre prénom dans ces prières eucharistiques. « Il prit Pierre, il rendit grâce, il le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez en tous, ceci est mon corps livré pour vous. » Vertigineux non ? « Sanctifie Pierre en répandant sur lui ton Esprit : qu'il devienne pour nous le corps et le sang de Jésus le Christ notre Seigneur. » Quelle formidable intercession pour ceux et celles que nous aimons. Ce n'est pas un jeu : c'est une façon concrète de prendre conscience de la vocation de tout homme et de la nôtre en l'associant au Christ lui qui s'est fait homme pour que nous soyons capables de Dieu. C'est une prière concrète et exigeante qui prend au sérieux la vocation chrétienne que nous avons reçue alors que nous serions tentés de réduire à néant l'Incarnation en disant que ce que le Christ a vécu doit juste être contemplé sans que nous ne nous l'appropriions.

La spiritualité conjugale peut nous aider à mieux comprendre cela. Lorsque dans la célébration d'un mariage, l'époux ou l'épouse disent « Je te reçois comme époux (épouse) et je me donne à toi pour t'aimer dans le bonheur et dans les épreuves tout au long de notre vie. » c'est une Alliance qui est célébrée. C'est aussi une Alliance qui est célébrée dans l'Eucharistie : Dieu qui se donne avec son corps, son sang, son humanité et sa divinité et nous sommes invités à nous donner à Lui avec notre corps, notre âme et notre Esprit pour toujours. Vivons nous cette Eucharistie comme des noces dont nous ne sommes pas simplement les témoins, les spectateurs, voire les badauds, mais comme les fiancés, revêtus des habits de noces, dans la joie de ce mariage et la crainte spirituelle de l'engagement que nous prenons ? La communion sera une nuit de noces, notre vie quotidienne de prière dans la semaine sera ces années de mariage dans l'épaisseur des jours, la joie et la charité que nous apporterons au monde seront la fécondité de cette union. Nous sommes loin d'un spectacle distant : c'est l'histoire la plus intime de nos vies que nous voudrions résumer dans la doxologie finale : « Par lui, avec lui et en lui, à toi Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint Esprit ... »

Notre Père

J'ai bien calculé mon coup pour que cette catéchèse sur le Notre Père arrive pile poil le jour même où sa traduction française est légèrement modifiée : j'ai des joies simples.

Une carte vous est distribuée à l'entrée des messes dominicales pour expliquer plus précisément ce changement et vous inviter à relire le catéchisme de l'Eglise catholique. Une abondante littérature spirituelle et même profane a médité sur cette prière que le Seigneur lui-même a enseignée à ses Apôtres et qu'ils nous ont transmise. On lira avec fruit cette littérature mais rien ne remplacera une méditation personnelle, amoureuse, de cette prière qui nous place au cœur de Dieu, révélé comme Père, au cœur de l'Eglise, dans ce « nous » qui n'est pas facultatif, au cœur de notre histoire sainte qui reprend l'œuvre de Dieu et nos besoins d'hommes et de femmes de foi.

La récitation de cette prière chaque jour, lors des Laudes, des Vêpres, lors de chaque Eucharistie, dans nos prières personnelles du matin et du soir, et toute la journée est tout d'abord une sécurité de notre foi. « Apprends nous à prier » demandaient les Apôtres au Seigneur, et Il leur a donné cette prière. Nous savons que cette prière est sûre, juste, opportune, plaisante à Dieu, efficace, nourrissante parce nous ne l'avons pas inventée mais nous l'avons reçue, dans l'obéissance de la Foi au Fils de Dieu et nous pouvons la dire en toute confiance. Les introductions liturgiques pour cette prière proposées au prêtre présidant l'Eucharistie nous le rappellent : « Comme nous l'avons appris du Sauveur et suivant son commandement, nous osons dire : » ou bien : « Unis dans le même Esprit, nous pouvons dire avec confiance la prière que nous avons reçue du Sauveur : »

Ensuite cette prière nous tourne résolument vers le Père alors que notre prière – naturellement païenne et archaïque – aurait tendance à nous inviter à une contemplation de nous-mêmes et de besoins inadéquats. Les trois premières demandes, après l'affirmation de Foi que Dieu est Père pour nous tous, demandent à Dieu de réaliser ce qu'Il est. Paradoxe étonnant où l'on demande au tout-puissant d'être tout-puissant, où l'on demande à celui qui peut tout que sa volonté soit faite, où l'on demande à celui qui est le seul Saint que son nom soit sanctifié, où l'on demande à Celui qui a établi sur toute réalité le règne du Christ – ce que nous avons célébré le dimanche du Christ Roi de l'Univers – que son règne vienne. Voilà que ces trois demandes sont l'antidote radical à toute forme de représentation idolâtrique de Dieu. Cette

prière est la prière chrétienne par excellence car elle manifeste que le Tout-Puissant s'est abaissé dans l'humanité à laquelle il demande de réaliser son œuvre même sur la terre comme elle est accomplie au Ciel. Dieu mendiant notre prière pour qu'Il soit pour nous tous ce qu'Il veut être pour chacun.

Prière aussi dans laquelle tous nos besoins sont résumés à leur essence : donne-nous le pain de chaque jour, donne-nous de vivre, de vivre humainement mais aussi spirituellement dans le pain eucharistique. Pardonne nous nos offenses – car grâce à cette prière nous nous rappelons et nous affirmons que nous sommes pécheurs – comme nous pardonnons aux autres parce que notre rapport aux autres est identiquement notre rapport à Dieu, lui qui s'est fait homme. La charité chrétienne, cœur de la morale évangélique, est ici convoquée dans sa radicalité la plus forte : le pardon des offenses. Ne nous laisse pas entrer en tentation : ce n'est pas le Verbe entrer ou soumettre qui m'intéresse, lequel est assez intraduisible. C'est le mot tentation. Il ne s'agit pas ici d'être tenté de reprendre trois fois du gâteau au chocolat ou de dire du mal de son voisin suite à la dernière réunion de copropriété. Il s'agit de La tentation : ne pas reconnaître que Dieu est Père, comme le Christ fut tenté par le diable au désert de ne pas reconnaître la paternité de Dieu et sa propre filiation. Le Christ nous invite à prier pour que nous n'entrions pas dans cette tentation car il en a fait l'expérience lui-même, mais il sait aussi que c'est une épreuve de notre liberté, nécessaire à une foi adulte. Délivre nous du Mal, du malin, et non pas de la rage de dents inévitables ou du mal de crâne en sortant du métro. « Craignez plutôt celui qui peut faire périr dans la géhenne l'âme aussi bien que le corps. » (Mathieu 10, 28)

Voilà, rapidement, ce que nous prions ensemble. Le chant du Notre Père peut nous aider à la proclamer ensemble, au même rythme, mais même lorsqu'elle est dite, écoutons nos voisins qui la proclament et marchons à leur pas car elle commence par un Nous. C'est la prière du Corps du Christ rassemblé mais c'est aussi la mission que nous avons reçue comme chrétiens de prier pour nous et pour toute l'humanité. Lorsqu'il y a des attentats terroristes, je demeure souvent sur « Que ton Nom soit sanctifié. » car le terrorisme salit le nom de Dieu, quelle que soit la religion. Lorsque je vois la misère de notre monde : « donne nous aujourd'hui notre pain de ce jour. » Lorsque je vois l'avarice et la violence, « délivre nous du mal ». Chacune des demandes peut être isolée dans une prière plus personnelle au fil de la semaine et rassemblée liturgiquement chaque dimanche. Voici véritablement le mouvement de nos vies chrétiennes individuelles qui deviennent une seule chair dans l'Eucharistie.

Embolisme

La prière prononcée par le prêtre après le Notre Père est un embolisme, autrement dit un développement, entre la dernière demande du Pater et la doxologie finale « car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire pour les siècles des siècles. » C'est une antique prière qui était fixe dans la liturgie romaine mais en revanche variable à chaque célébration dans les liturgies mozarabes et gallicanes en fonction des événements.

Pourquoi ce développement ? Il faut bien reconnaître que la question spirituelle fondamentale est celle du mal, sous toutes ses formes : mal commis, mal subis, mort, péché, injustice, violences des hommes et des éléments naturels. Un développement grâce auquel nous prions Dieu le Père de nous libérer du mal est un acte de foi sur le fait que Dieu n'est pas cause du mal et qu'il est Tout-puissant face à ce mal, mais que nous sommes entre les deux venues du Sauveur qui seul récapitulera toute chose et nous libérera définitivement du mal et de la mort.

Cette méditation est aujourd'hui ainsi rédigée en français : « Délivre-nous de tout mal, Seigneur, et donne la paix à notre temps ; par ta miséricorde, libère-nous du péché, rassure-nous devant les épreuves, en cette vie où nous espérons le bonheur que tu promets et l'avènement de J-C, notre Sauveur. »

L'ancien embolisme, avant la réforme liturgique, prenait partie sur le « mal » dont nous devons être libérés : il s'agissait du péché, des péchés quotidiens que nous commettons dans l'ordinaire de notre vie, alors que l'actuelle version ouvre plus largement le sens. Libère nous de tout mal, aussi bien le Mal, le malin ou diable, que le mal moral, commis ou subis. Le notre Père envisage ces deux sens et il est bon de conserver à l'esprit de notre prière ces deux acceptions du mot mal.

La prière pour la paix amorcée ici sera développée beaucoup plus après la doxologie mais elle s'insère dans l'aujourd'hui de notre intercession. Une prière de délivrance, un exorcisme lucide, enchaîne cette demande. « Par ta miséricorde, libère nous du péché, rassure nous devant les épreuves » Il y a une très grande lucidité spirituelle dans ces demandes : aussi bien nous demandons à Dieu d'être libérés du péché, dont nous sommes responsables, aussi bien nous demandons Son aide face aux épreuves que nous ne pourrions, dans aucune vie, éviter. Nous sommes dans le temps de l'Eglise, entre la première venue du Christ qui nous a sauvé et son retour glorieux qui doit tout achever. En ce temps, concrètement, les chrétiens vivent le combat spirituel, intercèdent pour le monde et doivent allumer le feu de l'Evangile sur la terre.

L'expression « en cette vie » manifeste cette incarnation concrète aujourd'hui et maintenant de notre prière du Notre Père. La prière quotidienne du chrétien n'est pas désincarnée, elle ne plane pas au dessus des lieux et des temps. C'est ici et maintenant, pour ici et pour maintenant, que nous prions avec les mots que le Christ nous a donnés. Mais ce « notre » nous permet d'être aussi en communion avec l'Eglise universelle. J'aime rappeler lors des célébrations, que nous pouvons prier en communion avec telle ou telle Eglise, attristée ou dans la joie. Prier ce « notre » avec l'Eglise de Birmanie lorsque le Saint Père la visite, prier ce « notre » avec nos frères chrétiens d'Orient persécutés, prier ce « notre » avec telle communauté qui fête son fondateur ou son saint patron. Nous visitons toute la terre quand nous prions le Notre Père, dans ses joies et dans ses peines. De même que lorsque Paris a été éprouvée par des attentats, la terre entière catholique pria en communion avec nous et disait Notre Père avec les chrétiens de Paris. Voilà une communion efficacement réalisée grâce aux mots que Dieu nous a donné et qui incarne dans notre vie ce que le mot catholique signifie.

La traduction actuelle de la fin de cet embolisme laisse à désirer et sans être un grand latiniste il faut dire que « en cette vie où nous espérons le bonheur que tu promets » ne traduit pas « exspectantes beatam spem ». Il faudrait traduire « nous attendons la bienheureuse espérance et l'avènement de Jésus Christ notre sauveur. » Il est gênant de demander au Seigneur le bonheur qu'il promet. Est ce pour cette vie ? L'autre ? Tant de malheurs nous entourent et tant de chrétiens prient dans la souffrance qu'un contre-sens sur cette prière pourrait faire douter de l'efficacité de la prière. Dieu ne promet pas le bonheur sur cette terre, il donne la Joie, ce qui est très différent. Il me semble qu'il faut comprendre ainsi : nous attendons deux réalités. Une première, connue par la foi, qui est le retour du Christ en gloire tel qu'Il nous l'a annoncé. Et une seconde, forcément surprenante, qui est sa manifestation, cette « bienheureuse espérance » que nous attendons, pour laquelle nous serons forcément surpris. Quand on attend, on sait ce qu'on attend. Quand on espère, on sait que l'on sera forcément surpris. Il y a ici ces deux réalités de foi, qui s'achèvent dans l'acte de foi au Père : « car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire pour les siècles des siècles. » qui est proclamée par toute l'assemblée en réponse à la prière du prêtre.

Ainsi cette méditation sur le mal est encadrée par le nom de Dieu qui est Père et qui nous a donné son Fils grâce auquel nous avons été, sommes et serons libérés du mal.

Prière à Jésus Christ et rite de la Paix

Depuis la fin du Kyrie, toutes les prières de la messe s'adressent à Dieu le Père, le Père de Jésus et notre Père. Les finales d'oraison « par Jésus Christ ton Fils ... » en sont un rappel fréquent et clair. L'embolisme que nous avons vu plus haut s'adresse lui aussi au Père mais l'usage du mot « Seigneur » nous le fait parfois oublier car notre christocentrisme est grand. Ici, la prière s'adresse directement au Christ Jésus présent sur l'autel :

« Seigneur Jésus Christ, tu as dit à tes Apôtres : " Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix " ; ne regarde pas nos péchés mais la foi de ton Église ; pour que ta volonté s'accomplisse, donne-lui toujours cette paix, et conduis-la vers l'unité parfaite, toi qui règnes pour les siècles des siècles. Amen »

Le baiser de paix n'était précédé d'aucune prière particulière jusqu'au X^e siècle. D'origine gallicane, cette prière fut introduite sous cette forme et perdure jusqu'aujourd'hui, tirée de l'évangile de Jean au chapitre 14, 27-28 : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne. » ainsi que la prière pour l'unité au chapitre 17, 21 : « Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé. »

Ce rite de paix était parfois célébré au début de l'Eucharistie, afin de rappeler la parole du Seigneur en Matthieu 5, 23-24 : « Donc, lorsque tu vas présenter ton offrande à l'autel, si, là, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande, là, devant l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère, et ensuite viens présenter ton offrande. » Le glissement vers la communion s'est opéré car ce n'est plus tellement nous qui présentons une offrande mais Dieu lui-même qui se donne en offrande, à la communion.

La paix et l'unité sont les deux thèmes de cette prière et de ce rite de la paix qui est attesté dès le II^e siècle. L'Eucharistie révèle la volonté de Dieu de réaliser l'unité visible de l'humanité, déchirée par le péché, la violence et les guerres et de donner une paix durable, intérieure et extérieure à chaque homme. Intérieure, en permettant la paix du fidèle en conscience, en lui et avec son Seigneur, sans que le péché dont il est délivré par la Passion du Christ ne le trouble, sans le que le Mal n'ait de prise sur lui. Extérieure, en instaurant avec nos frères les plus proches mais aussi entre les peuples une paix sincère fondée sur l'amour de l'autre. Cette paix est réalisée par la conversion personnelle et communautaire et par l'obéissance au commandement de la Charité que le Christ est venu révéler et réaliser. Ce commandement de la charité, ce lavement des pieds, est réalisé dans

l'Eucharistie qui est le mémorial de la mort et de la résurrection du Christ, seul chemin qui permette à tout homme d'acquérir une paix intérieure et extérieure durable. Aussi, au moment de la communion, nous rappelons cela et adressons notre prière au Christ : tu es venu donner la paix au monde en t'offrant au Père et en vivant le mystère de la charité complète ; ne regarde pas nos péchés, mais notre foi, c'est à dire notre désir d'être tes disciples et de vivre ce que tu as vécu. Pour ta que volonté s'accomplisse, qui est d'unifier l'humanité entière, nous avons besoin de ta paix, intérieure et extérieure, et avons besoin d'être unis pour que le monde croie que tu es l'envoyé du Père. Cette prière est aussi l'occasion d'une prière quotidienne pour l'unité de l'Église, déchirée par le péché, la désobéissance, l'incompréhension et les violences des chrétiens au cours de deux derniers millénaires. A cette occasion prions aussi pour cette unité qui ralentit l'annonce de l'Évangile à tout homme et qui est le premier et le plus fort contre témoignage du commandement de l'amour reçu de Jésus.

Le prêtre invite chacun : « Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. » Paix intérieure de la conscience face à son Dieu, paix avec ses proches, et le peuple adresse le même souhait au prêtre. Puis alors, nous échangeons à l'invitation du diacre qui a le ministère de la charité le baiser de paix. Suivant les régions, les coutumes, les époques, ce baiser de paix peut être une accolade, une bise, une poignée de main, un geste de la tête. Peu importe le geste, c'est la démarche intérieure qui compte. Nous souhaitons « la paix du Christ » à nos voisins les plus proches. Il ne s'agit pas d'aller à l'autre bout de l'église saluer Mme Michu que l'on a pas vu depuis le goûter de jeudi dernier, ou de papouiller les si mignons enfants du premier rang : il s'agit de souhaiter au plus proche – à notre prochain que le Christ nous invite à aimer – la paix du Christ et de manifester qu'avant de recevoir le sacrement de l'Unité, nous prenons conscience que cette paix commence avec nous.

Regardons nous dans les yeux, ne tendons pas une main molle et lointaine, que nos lèvres disent ce que dit notre cœur. Nous ne connaissons pas les combats intérieurs vécus par ceux auxquels nous disons « la paix du Christ. » Si nous les connaissions, nous ne dirions pas ce souhait machinalement ou distraitemment. Nous ne connaissons pas les divisions familiales, professionnelles, amicales, qui déchirent les cœurs de ceux auxquels nous nous adressons. Voilà une prière simple, claire, généreuse, immédiate que l'Église nous invite à adresser.

La communion eucharistique va réaliser cette unité juste après ce rite en passant par le signe de l'Agneau Immolé pour les péchés.

Agnus Dei

Après le rite de la Paix échangé avec nos voisins commence le chant de l'Agneau de Dieu. Ce chant reprend la désignation du Christ par Jean le Baptiste (Jean 1, 29) « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde. » Il couvre le temps d'une série d'actions qu'il est bon de reprendre les unes après les autres. Après le rite de la Paix, un prêtre ou diacre va souvent chercher la Sainte Réserve au tabernacle pour la communion des fidèles. Cette réserve est utile pour ne pas être « à court » d'hosties consacrées, elle est aussi le signe de l'unité des célébrations, chaque messe étant la continuation de la précédente, unique sacrifice de Jésus et aussi le signe des prières quotidiennes accomplies devant le tabernacle tout au long du jour rassemblées par la messe.

Le célébrant principal quant à lui rompt le pain en trois parties inégales et ce geste a désigné dans les premiers temps de l'Eglise la messe elle-même : « la fraction du pain » (Actes des Apôtres 2, 42) car le Seigneur Jésus lui-même le soir de la Cène prit le pain, le rompit et le donna à ses disciples. Dans la première épître aux Corinthiens 10, 17 Paul explicite la portée de ce geste : « Parce qu'il n'y a qu'un seul pain nous ne sommes qu'un corps, si nombreux que nous soyons, attendu que tous, nous recevons notre part de ce pain unique. » Le signe du pain partagé est moins lisible aujourd'hui : le conditionnement des hosties individuelles ne le manifestant plus. Mais le fait de rompre la grande hostie du célébrant montre que tous les communiant forment un seul corps et que l'Eucharistie réalise la communion de l'Eglise. Au Ve siècle, le pape faisait porter un fragment du pain partagé dans les différentes communautés chrétiennes de Rome et parfois à d'autres évêques de la région pour signifier la communion ecclésiale réalisée par l'Eucharistie.

Un des fragments était aussi mélangé au vin consacré et c'est encore ce que nous faisons et que l'on appelle commixtion. Il signifie que dans chacune des espèces du pain et du vin, et dans chaque fragment de ces espèces, notre Seigneur est entièrement présent avec son corps, son sang, son humanité et sa divinité. Même si l'hostie est rompue ce rite est un rite d'unité : unité du Christ, unité des fidèles, unité de l'Eglise avec comme but la prière secrète (c'est à dire dite à voix basse) que prononce le prêtre en mélangeant le corps avec le sang : « Que le corps et le sang de Jésus Christ, réunis dans cette coupe, nourrissent en nous la vie éternelle. »

Pendant ce temps l'assemblée chante l'Agnus Dei. Il faut noter le singulier de la prière « qui enlève le péché du monde. » Il ne s'agit pas des péchés, multitude quotidienne sur toute la terre, mais le péché initial, source

de tous les autres, qui est en fait le refus de Dieu. Ce péché est lavé par l'offrande du Christ sur le bois de la Croix, comme le sang de l'Agneau de Pâques épargnait les hébreux en Egypte. C'est l'Agneau immolé de l'apocalypse qui reçoit l'honneur la gloire et la puissance car il a vaincu le Mal.

Elle est chantée trois fois normalement mais si le partage du pain entre tous les célébrants dure plus longtemps, l'on peut la reprendre aussi longtemps que nécessaire et terminer par « donne nous la paix. » Cette dernière invocation fut rajoutée au début du XIIIe siècle par Innocent III pour la paix du monde et les guerres ne s'achevant jamais, elle subsista aux siècles. En chantant cet Agnus Dei, nous confessons et désignons que le pain et le vin sur l'autel sont le corps et le sang de Jésus. Nous sommes des Jean Baptiste qui nous adressons au Christ: depuis le « Seigneur Jésus Christ, tu as dit à tes apôtres je vous laisse la paix ... » nos prières ne sont plus adressées au Père mais à Jésus qui est présent au milieu de nous et ce pour nous conduire vers son Père et notre Père.

Pendant ce temps, l'on remplit aussi les custodes qui servent à la communion à domicile des personnes âgées ou des malades. Elles sont en communion avec nous et si elles ne peuvent plus se déplacer, elles nous sont unis par la prière et par le pain partagé lui aussi. C'est la raison pour laquelle il est préférable que les custodes soient déposées avant la messe sur la crédence, afin qu'elles soient unis pendant la célébration et non lors de la distribution des hosties aux fidèles. Ce n'est pas une action en catimini et c'est toute la communauté qui les porte consciemment dans la prière.

A la fin de l'Agneau de Dieu, le célébrant principal récite une des deux secrète au choix : « Seigneur Jésus Christ, Fils du Dieu vivant, selon la volonté du Père et avec la puissance du Saint-Esprit, tu as donné, par ta mort, la vie au monde ; que ton corps et ton sang me délivrent de mes péchés et de tout mal ; fais que je demeure fidèle à tes commandements et que jamais je ne sois séparé de toi. Ou bien : « Seigneur Jésus Christ, que cette communion à ton corps et à ton sang n'entraîne pour moi ni jugement ni condamnation, mais qu'elle soutienne mon esprit et mon corps et me donne la guérison. » La seconde prière contient une allusion claire à 1 Corinthiens 11, 29. Cette prière personnelle du prêtre – mais que tout fidèle peut réciter – invite le célébrant à avoir une relation vivante et personnelle avec le Seigneur Jésus. Il y a toujours un risque de devenir un célébrant mécanique, disant sans comprendre, prononçant sans adhérer, recevant sans se convertir. Les combats spirituels des laïcs sont aussi ceux des prêtres mais ceux-ci s'achèvent sur une béatitude « Heureux les invités au repas du Seigneur ! »